

SHERBROOKE, SAMEDI, 21 FEVRIER 1953

PAGES D'HISTOIRE

de la région des Cantons de l'Est

Installation des Abénakis chez nous

N.D.L.R. — La Tribune, qui commence aujourd'hui la publication d'un supplément hebdomadaire augmenté de huit pages et renfermant plusieurs nouvelles rubriques, ne pouvait mieux marquer cette innovation qu'en offrant une large fresque historique de notre magnifique région, brossée de main de maître par deux de nos écrivains distingués, M. l'abbé Maurice O'Bready, et M. Adolphe Brassard.

La Société Saint-Jean-Baptiste du diocèse de Sherbrooke présente, depuis quelques semaines, au poste C.H.L.T., un programme radiophonique hebdomadaire, consacré à divers épisodes de l'histoire de notre région.

Ces programmes, écrits d'abord sous forme de sketches, ont pour but de faire mieux connaître notre histoire régionale, depuis trois siècles, et ce sont ces tranches d'histoire que l'on pourra lire, dans ce supplément, grâce à la Société St-Jean-Baptiste et avec la permission de leurs auteurs.

M. l'abbé Maurice O'Bready, notre populaire historien régionaliste, met à la disposition de la Société Saint-Jean-Baptiste ses nombreuses recherches historiques, et M. Adolphe Brassard, de Danville, trésorier diocésain de la Société Nationale, écrivain bien connu de chez nous, est l'auteur des sketches.

Nous les publierons l'un après l'autre, au fur et à mesure qu'ils nous parviendront, en leur conservant leur style et leur arrangement radiophoniques. De la sorte, nos lecteurs pourront mieux reconstituer que par le seul concours de leur imagination de nombreuses scènes fort bien conduites et agencées. Beaucoup voudront aussi conserver ces articles d'un grand intérêt pour la population de notre région.

Par ailleurs, notons que les auteurs de ces sketches n'ont pas la prétention d'avoir fait oeuvre historique parfaite. L'imagination et l'attribution aidant, ils ont surtout tenu à présenter des tranches d'histoire dont le fond historique reste cependant véridique et authentique, ce qui pourra être d'un service très appréciable à tous ceux qui, dans l'avenir, se pencheront sur le passé pour écrire l'histoire générale de cette partie de la province.

1er EPISODE

Personnages: Comte de Frontenac,
Jacques Duchesneau, intendant,
De Tilly,
D'Auteuil.

Décembre 1679. La tempête, qui a fait rage toute la journée, semble se calmer avec l'approche de la nuit. Mais si la neige a cessé de tomber, le vent souffle toujours avec violence du haut des falaises de Québec, et soulève des tourbillons de poudrerie qui enveloppent toute la ville d'une température sous zéro. Personne pas un passant dans les rues enneigées. Mais soudain, les silhouettes de trois hommes se découpent dans les ténèbres. Ils marchent difficilement, de la neige aux genoux, et s'arrêtent pour reprendre haleine, le dos tourné aux rafales du vent; puis ils reprennent leur marche à la file indienne. Il est environ neuf heures, et l'un des hommes, celui qui bat la marche, s'arrête de nouveau; à ses deux compagnons qui le suivent à une certaine distance, il crie, les mains en porte-voix...

DE TILLY — (vent qui siffle) Du courage, messieurs. Ou nous serons au Château dans une demi-heure, ou nous serons morts gelés par ce froid sibérien.

D'AUTEUIL — Je n'ai nullement l'intention de périr en chemin, mon cher de Tilly, car j'ai encore trop de bonnes raisons de vivre grâce aux sourires et à l'amour de jolies femmes.

DE TILLY — Oh, pour peu le chevalier d'Auteuil ferait des madrigaux en l'honneur de quelques dames aristocratiques de la cité... qui sont autant d'ornements précieux à l'élégance de nos salons.

DUCHESNEAU — Ni l'heure ni l'endroit ne se prêtent à des considérations mondaines, messieurs. Nous avons tous les trois l'ordre de nous rendre au Château Saint-Louis, et monsieur le gouverneur exige une ponctualité sévère à ses convocations. Hâtons le pas.

D'AUTEUIL — Le sieur intendant Jacques Duchesneau sait-il le ou les pourquoi de l'assemblée du conseil de ce soir?

DUCHESNEAU — Des mesures d'urgence à prendre sans aucun doute.

DE TILLY — Dont vous êtes déjà au courant, j'imagine.

DUCHESNEAU — Je suis rarement des confidences de monsieur le comte de Frontenac.

DE TILLY — Vous êtes pourtant son intendant, et à ce titre...

DUCHESNEAU — Monsieur le gouverneur doit subir ma présence; et le choc de nos opinions n'apporte pas toujours des solutions heureuses aux différents qui nous divisent souvent.

D'AUTEUIL — De Frontenac est un homme éclairé, et sa puissante intelligence assure les progrès constants de la Nouvelle-France.

DUCHESNEAU — Je n'ai pas à discuter ses mérites. Il est incontestable que sous un gant de velours, il a une main de fer. Il gouverne sans doute mieux la colonie que son caractère irascible, qui ne peut souffrir de contradiction.

DE TILLY — De Frontenac est quand même un homme de grand savoir, et un militaire de haute lignée.

DUCHESNEAU — Que je m'efforce d'admirer, afin

de me défendre de le détester.

Coup de vent bourrasques.
(Musique).

NARRATEUR — Dans le Château Saint-Louis, résidence des gouverneurs de la Nouvelle-France, le comte Louis de Buade, comte de Frontenac, penché sur une large table de bois, étudie attentivement une carte géographique de la colonie. Il en suit les tracés de son doigt, et marquant ici et là un point stratégique, il ponctue son travail de gestes énergiques, comme si déjà il livrait bataille à des ennemis et remportait des victoires sur eux. Il est là, à ses plans de défense et de conquête, quand le marteau de la porte



Le comte de Frontenac

rompt le silence de la pièce. Et la minute suivante...

(Porte qui s'ouvre — Effet de vent — Porte qui se referme.)

DE TILLY — J'ai bravé la tourmente pour répondre à votre appel, monsieur le gouverneur, et la distance de ma demeure au Château est plutôt considérable.

FRONTENAC — La distance et la tempête ne sont pas une excuse à votre retard, de Tilly. Le premier devoir de tout gentilhomme aux ordres de son supérieur, c'est la ponctualité.

DE TILLY — Il y a des circonstances...

FRONTENAC — Suffit. Et vous, d'Auteuil, vous expliquez votre retard?

D'AUTEUIL — La neige embarrassait mes pas. Et je vous déclare sans hésitation que je serais resté volontiers au chaud chez moi.

FRONTENAC — (Railleur) Mais approchez-vous du feu qui flambe dans l'âtre, mon cher d'Auteuil, car pour peu, vous grelotteriez comme une femme sous sa sortie de bal, par une nuit glacée de novembre! Quant à vous, mon cher intendant, auriez-vous aussi quelques plaintes à formuler sur les rigueurs de la température?

DUCHESNEAU — Je suis habitué aux saisons du pays, et qu'il fasse chaud ou froid, je suis toujours aux ordres de monsieur le gouverneur.

FRONTENAC — Dommage que les bonnes dispositions du citoyen soient incompatibles avec l'obéissance de l'intendant. Vous me tenez tête trop souvent, mon cher Duchesneau, et sur des questions qui ne sont pas de votre compétence. C'est beaucoup de prétention.

DUCHESNEAU — L'appelle conviction ce que vous nommez prétention, monsieur le gouverneur. Et voyez dans tous mes agissements le désir sincère de servir honnêtement les intérêts de la Nouvelle-France.

FRONTENAC — (Moqueur) Vous êtes un brave, dont l'héroïsme mérite d'être rapporté au Roi de France, pour fin de récompense.

DUCHESNEAU — (Même ton) Cependant que mon héroïsme s'accommode mal de tout dérangement inutile, et je n'accepte pas les risques d'être changé en glaçon, comme c'est le cas présent, pour l'unique bon plaisir de monsieur le gouverneur. (Rire étouffé).

FRONTENAC — (Sévère) Silence, messieurs. Et apprenez que je ne tolère jamais le persiflage, même s'il se cache sous des mots d'esprit.

DE TILLY — Nous serions gré à votre Excellence de bien vouloir nous dire la raison de cette assemblée.

D'AUTEUIL — Et qu'on veuille bien hâter les délibérations.

FRONTENAC — Pourquoi?

D'AUTEUIL — Il me tarde de rentrer chez moi, où m'attend une joyeuse compagnie.

FRONTENAC — Les affaires de la Nouvelle-France passent avant les plaisirs personnels, même légitimes et de nature honnête.

DE TILLY — De quoi s'agit-il, monsieur le gouverneur?

FRONTENAC — Un messager, fils du chef de la tribu des Abénakis, établie dans un territoire lointain, sur la Kennébec, dans le voisinage des Bouonnais, est venu me demander asile et protection.

(A suivre en page 16)

La vie de l'esprit

Littérature
religieusepar
Guy SYLVESTRE
de la Société Royale du Canada.

Il est toujours étonnant de constater comment certaines études historiques consacrées à des événements ou personnages d'autrefois rejoignent la plus vive actualité. C'est ce que je ne pouvais m'empêcher de constater en lisant la *Vie religieuse à Paris sous la terreur* de Jacques Hérissey (Paris, Robert Laffont, 1952), qui fait revivre une des époques les plus troublées de l'histoire de France, une époque de violentes persécutions religieuses dont Bernanos a su tirer un des grands livres de notre temps, ses *Dialogues des Carmélites*, inspirés de la nouvelle de Gertrude von Le Fort. Jacques Hérissey est un historien réputé et son dernier livre s'ajoute à plusieurs études importantes sur la fin du dix-huitième siècle. Président du Comité international des Écrivains catholiques et de l'Association des Écrivains catholiques français, Jacques Hérissey s'est toujours intéressé surtout à l'histoire religieuse de la France, et son dernier livre nous montre en même temps quels furent les malheurs de l'Eglise sous la Terreur et quelle fut la foi d'un grand nombre de Français qui ont triomphé des persécutions et perpétué le témoignage chrétien au début des temps nouveaux. Un beau livre, bien fait et, semble-t-il, reposant tout entier sur des documents d'archives.

Gilbert Cesbron est un autre écrivain français catholique, très connu surtout depuis le succès retentissant des *Saints vont en enfer*, dont je vous parlais l'an dernier et qui a été le plus grand succès de librairie en France en 1952. Mais Cesbron avait déjà écrit plusieurs autres romans (*La Tradition Fontenelle, les Innocents de Paris, Notre Prison est un royaume*, etc.) et il avait fait jouer deux pièces qui viennent d'être réunies en un volume :

Il est minuit, docteur Schweitzer et Briser la statue (Paris, Robert Laffont, 1952). Comme il a transposé dans les *Saints vont en enfer* la vie des prêtres-ouvriers de la Mission de Paris, Gilbert Cesbron a transposé sur les planches la destinée de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et celle du docteur Schweitzer, ici entouré de personnages qui semblent inspirés par le Père de Foucauld et par Lyautey. Gilbert Cesbron est, lui aussi, un écrivain religieux, et il semble surtout attiré par certaines grandes figures de notre époque, figures dont la grandeur consiste surtout dans une acceptation d'humiles devoirs. C'est en se mêlant à la vie des déshérités que les prêtres-ouvriers atteignent à leur grandeur propre ; c'est en suivant la petite voie que Thérèse Martin a atteint à la sainteté, et c'est en renonçant à une carrière brillante de médecin et de musicien pour aller soigner les noirs de l'Afrique que le docteur Schweitzer s'est acquis la réputation d'être un des plus grands hommes de notre temps. Les deux pièces de Cesbron sont d'une très haute élévation morale, et elles ont le mérite de mettre en valeur des destinées exemplaires qui nous donnent de dures leçons. Gilbert Cesbron n'est pas un très grand écrivain, mais il est sans doute un de ceux qui savent le mieux faire réfléchir sur un vaste public sur des problèmes graves. Il est dans le monde des romanciers, et désormais des dramaturges, ce que Daniel Rops est dans le monde de l'essai et de l'histoire. *Il est minuit, docteur Schweitzer et Briser la statue* sont des œuvres émouvantes, et ces deux pièces devraient trouver chez nous un vaste auditoire.

C'est également pour le grand public que Paul Claudel a écrit *Le Symbolisme de La Spillette*

(Paris, Gallimard, 1952), et c'est à de petits bergers que la Vierge est apparue alors, ce qui est une autre invitation à l'humanité. Après Léon Bloy, Claudel nous invite à méditer sur le message de la Vierge. L'histoire de La Spillette est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler ici ; qu'il suffise de dire que le texte de Claudel, accessible à tous, est une méditation qui met en lumière la signification d'un message qui n'a pas été adressé seulement à Maximin et à Mélanie, mais à chacun de nous.

Mais ce n'est qu'avec une extrême difficulté que nous pouvons suivre Paul Claudel dans ses grandes interprétations de l'Ecriture. Son dernier livre, *L'Apocalypse* (Paris, Gallimard, 1952) n'est pas le moins difficile, et j'avoue que j'ai dû en abandonner la lecture à mi-chemin. Je n'accuse ainsi que moi, car l'intérêt de ce livre est certain, et j'y reviendrai sans doute un jour, car qui ne désire pas pénétrer le sens de cet extraordinaire document que l'*Apocalypse* ? Mais le livre de Claudel, malgré sa difficulté, attire sans doute tous ceux qui veulent approfondir la signification de l'Ecriture. Le grand poète, qui a écrit ce livre aux jours les plus noirs de la dernière grande guerre, a compris que *L'Apocalypse* nous concerne tous, que les fleaux qu'elle prédit sont de tous les temps, et que la parole de l'Inspiré s'adresse à chacun de nous hier, aujourd'hui et demain. Il voit dans l'*Apocalypse* "la clef de toute l'Ecriture" et dans les malheurs qu'elle décrit la condition humaine elle-même, et non de simples phénomènes qui n'arriveraient qu'à la fin des temps. Je laisse aux spécialistes le soin de juger des interprétations du poète — elles ont été souvent discutées, mais tous admettent que Claudel a dit sur l'Ecriture des choses qui n'avaient pas encore été dites et qu'il a ainsi enrichi l'exégèse biblique — et je termine en soulignant l'exemple que nous donne le grand poète français, comblé d'honneurs, en terminant ses jours réfugié dans la Bible. Celui qui a parcouru l'univers entier et a lu les plus grands écrivains de presque tous les continents, ne lit plus que le livre qui est la Parole de Dieu. L'unique essentiel est son unique préoccupation : cela invite à la réflexion.

Dernières Paroles
de grands
hommes

HOMMES DE LETTRES

Mon père, je défendrai jusqu'à la mort la pureté de la langue française — MALHERBE à son confesseur qui le réprimandait d'avoir repris vivement son hôte d'un mot qui n'était pas français (1555-1628).

Mourir n'est rien, mais songez que je vais comparaître devant Dieu. — LA FONTAINE, le poète épicurien, à ses derniers moments (1621-1695).

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages. — BOLLEAU répétant ce vers à Malherbe à son lit de mort. A un ami qui entraînait il dit : Bonjour et Adieu. L'adieu sera bien long (1636-1711).

Je m'en vais ou je m'en vas, l'un et l'autre se dit ou se disent. Mot de DUMARSAIS, grammairien français, souvent attribué à Vaugelas.

Cela ne va pas, cela s'en va. FONTENELLE à un ami qui lui demandait comment il allait (1657-1757).

Le soleil m'appelle. Voyez-vous cette lumière immense ? Voilà Dieu. Dieu m'ouvre son sein. Etre des êtres... JEAN-JACQUES ROUSSEAU mourant à Hermenouville en face de la nature.

Je n'ai rien fait pour la postérité, l'emporte ce regret dans la tombe. — ANDRÉ CHENIER, condamné à mort, à son ami Roucher. Il y avait pourtant quelque chose là, ajouta-t-il en se frappant le front (1762-1784).

Plus tranquille, plus tranquille ! SCHILLER, poète allemand, à qui on demandait comment il se trouvait. Il expira aussitôt (1759-1805).

Rends-moi ma jeunesse — WOLCOT, poète anglais, à un ami qui lui demandait ce qu'il pourrait faire pour lui (1738-1819).

Les cloches

Jeanne, ma compatriote, fit un cadeau au sonneur de Domrémy pour qu'il sonnât matin et soir plus longuement.

Je suis allé écouter la cloche de Domrémy, c'était le soir...

Voilà le pays où elle écoutait aussi les arbres. S'il y a un long calme, un vaste désert autour de nous, l'entrevois que le frémissement de l'arbre est une vie, un geste, une parole. Et, pour anoblir son langage, souvent on met une image sainte dans son tronc. Mais, si grossier, je ne sais entendre que l'arbre de la paroisse, le clocher dont les fondements reposent au milieu des morts. "Defunctos ploro", dit la cloche. Elle pleure les défunts, elle annonce les nouveaux baptisés. De la même voix qui dit : "ils ont gagné leur repos", elle proclame : "Ouvrez un crédit à quelque chose qui deviendra". Mais qu'interrompait-elle, pour que Jeanne lui demandât de continuer ?

Ni les livres, ni les philosophes, ni les cloches ne nous disent rien que nous portions en nous-mêmes...

La cloche disait à Jeanne : "Tu triompheras et tu te dévoueras !" Oui, de la jeune âme enivrée de ma compatriote, la cloche des morts et des naissances et des saluts à Dieu faisait sortir cette certitude. Elle s'enivrait comme d'un long fleuve de délices de sa destinée. Et puis trop vite la cloche se taisait !

"Sonnez, sonneur, sonnez encore. Que la cloche achève de me dérouler mon destin". Après que le battant cesse de frapper et que la lourde cloche est redevenue immobile, des ondes continuent à vibrer dans les airs, qui décroissent, décroissent, se taisent, et Jeanne longuement essaie de surprendre ces extrêmes confidences. Mais la cloche qui nous fait nous connaître ne nous dit point les événements. Elle nous dit notre destinée.

Maurice BARRES.

Plus de lumière, toujours plus de lumière — GOETHE, le grand poète allemand expirant (1749-1832).

Soyez sans inquiétude, l'Eternel me pardonnera, c'est son métier. — Henri Heine, poète allemand, à un ami — C'est la pose de la mort, dit-il à sa femme en s'étriant avec effort (1799-1856).

Les Contes de La Tribune

PASSEPORT

par MARCEL BENOIT

C'était aux premiers temps de la révolution, de la guerre civile, à Barcelone. Des gens, des familles entières disparaissaient mystérieusement. Un mystère, hélas ! trop facile à percer. Des miliciens, des groupes d'anarchistes survenant, un matin, les avaient emmenés vers un tragique destin. Nul de ceux qui pouvaient être suspectés de sympathie pour le parti de Franco n'était assuré du lendemain. Une atmosphère de terreur, de menace mortelle enveloppait une grande partie de la population, de celle surtout qui faisait auparavant la richesse ou l'aimable société catalane. Bien des gens songeaient à fuir, mais il n'était pas facile de quitter le pays à qui ne pouvait montrer patte blanche, rouge plutôt.

Certain après-midi, François d'Ajoux, un jeune Français qui faisait un stage dans une usine de textiles de la région et qui, en même temps, depuis les heures de la guerre fratricide, se trouvait attaché au consulat de France où les bonnes volontés des compatriotes n'étaient pas de trop — un grand nombre de Français durent à ces utiles interventions de sortir de prison et d'échapper à la mort — François d'Ajoux vit donc arriver au consulat une jeune personne, qui s'était déjà présentée la veille pour le voir et qui avait vivement insisté pour le rencontrer.

C'était une jeune fille de la meilleure société, du nom de Teresa Rodriguez. A vrai dire il ne la connaissait que peu, pour avoir dansé quelquefois avec elle, chez des relations communes, échangé avec elle quelques aimables paroles, sans pousser cependant jusqu'au flirt, bien qu'elle fût jolie, brune aux grands yeux noirs, au teint d'ambre.

Elle expliqua que plusieurs de ses parents, dont un de ses frères, avaient déjà été massacrés, que ses deux autres frères servaient comme officiers dans l'armée de Franco, que le fait n'était pas ignoré, que sa vie à elle-même était menacée, bref qu'elle n'avait plus qu'une pensée : fuir. Elle voulait un passeport, pour se réfugier en France où elle devait retrouver des amis, de la famille.

— Un passeport ? dit François. Mais il m'est impossible de vous en faire avoir un ici. Vous êtes Espagnole, et qui est plus suspecte au pouvoir du jour. Si vous étiez Française, évidemment...

— Justement. Je ne suis ici que dans ce but. Com-

prenez-vous. En épousant un Français, j'acquies la nationalité française.

— En effet, dit le jeune homme. Et, ajouta-t-il en riant, vous avez sans doute déjà trouvé l'heureux complice pour cela ?

— Oui.

— Qui ça ?

— Vous.

François d'Ajoux la regarda un moment, ébahi, passablement démonté.

— Vous ne me refusez pas cela, reprit vivement la jeune fille. Vous êtes un homme d'honneur. Je sais qu'on peut vous faire confiance. Vous ne vous refuserez pas à sauver une jeune fille en péril. Et qui a pour vous plus que de la sympathie, une véritable amitié. Du reste, dès l'instant où je me suis avisée de ce moyen de sortir de cet enfer, c'est votre nom, c'est vous qui vous êtes imposé à mon esprit. Vous ne trompez pas mon attente.

— Tout de même, fit le jeune Français, sortant de sa songerie. Cette proposition, d'embellie...

— Bien entendu, continua-t-elle. Je ne vous demande là qu'un service, comment dirais-je ? tout de convention entre nous, tout extérieur. Un mariage blanc, où je m'estimerai liée cependant, quant à moi, n'avait rien de désagréable. François d'Ajoux, d'autre ne serait-ce que par reconnaissance. Mais vous, non.

Teresa, nous l'avons dit, était jolie. La proposition part, d'un heureux caractère, n'était pas ennemi des aventures ou des situations singulières, imprévues. La perspective, d'autre part, de faire en quelque sorte une action méritoire en arrachant cette jeune fille au danger, l'incitait à entrer dans ses vues. Il se décida.

— Eh bien ! c'est entendu, dit-il. Quand voulez-vous que nous concluons la chose ?

— Tout de suite. Aujourd'hui si vous pouvez.

— Eh là ! Aujourd'hui, non. Il faut que j'aille à l'usine. Mais demain, si vous voulez.

Le mariage fut célébré, dès le lendemain. Courte et facile, prompt cérémonie en régime communiste. L'union, par les soins du nouvel époux, fut aussitôt après entérinée au consulat de France. Teresa, désormais, était Française. Et, le surlendemain même, tant elle avait hâte de quitter ces lieux, le couple s'embarquait pour la France.

Ils eurent, à bord, leur qualité de jeunes mariés obligeant, la même cabine. Mais c'était pour l'extérieur, la galerie. Il y eut bien quelques moments délicats. Par exemple quand le médecin du bord se présenta pour procéder à la vaccination obligatoire pour tous les pas-

sagers. Mais enfin tout se passa à peu près bien. Et ils arrivèrent en France.

Teresa fut accueillie avec joie par ses parents ou connaissances retrouvées en France. On fit fête aussi au mari. Celui-ci rencontra une moins favorable réception de la part de sa propre famille un peu choquée de ce mariage brusqué, bien que par un sentiment de convenances, de délicatesse vis-à-vis de sa femme, il ne consentit pas à révéler quelles circonstances avaient présidé à cette union et la rendaient, en fait, inexistante.

Cependant, c'était une situation impossible. L'amour s'éveillant entre deux jeunes êtres, à la rencontre desquels il n'avait pas été convié, aurait pu arranger les choses. Mais il n'en était rien. François, parfois, en s'interrogeant, était bien obligé de se rendre compte que si sa femme était agréable à vivre — attentive qu'elle était au surplus à lui faire plaisir — il ne ressentait pas pour elle de véritable amour. Elle, de son côté, était en de semblables dispositions. Elle avait pour lui beaucoup d'estime, une grande amitié, faite de gratitude, mais de sentiment plus tendre elle n'en éprouvait point.

Cependant, par la vie en commun, et par les qualités qu'il découvrait de jour en jour en Teresa, François se sentit pris enfin de cette passion qu'inspire le fils de la belle Cythérée. Il aimait sa femme. Mais la situation ne lui en parut pas mieux dénouée, au contraire, car il se rendait bien compte qu'elle, ne l'aimait pas. Et plus il se sentait saisi d'amour pour elle, justement, moins il se sentait disposé à accepter qu'elle devint sa femme réellement, à ne la devoir qu'à une sorte d'esprit de sacrifice, au seul sentiment de sa reconnaissance. Aussi quand, pensant lui faire plaisir, elle parla de divorce, accepta-t-il, s'évertuant à lui cacher quel chagrin il en ressentait.

La procédure s'engagea, et tout allait être conclu, quand, au moment de signer, Teresa eut comme un éblouissement. Une révélation venait de se faire jour dans son esprit. Elle ne pouvait se faire à l'idée de quitter définitivement François, de le perdre. Elle l'aimait.

Il y eut une explication entre eux, de ces explications qui font pour les humains la merveille de la vie, où ils découvraient tous deux leur mutuel et sincère amour, et qu'ils étaient faits réellement l'un pour l'autre.

Maintenant Teresa est véritablement la femme de François. Et elle dit qu'elle lui doit d'avoir trouvé, avec lui comme grâce à lui, et au sein même du malheur, le passeport du bonheur.

MARCEL BENOIT

PAUL DUPUIS



LA FEMME A SON FOYER



IL FAUT S'AIDER UN PEU POUR ÊTRE PLUS BELLE



C'est une erreur de penser que le seul usage des cosmétiques est suffisant pour camoufler les épidermes défectueux ou abîmés. Ceux-ci ont besoin de crèmes nourrissantes, de bonnes lotions astringentes et, croyez-le ou non, de temps à autre, d'un méticuleux nettoyage avec une brosse. Celle-ci, il va de soi, doit être douce, de façon ne pas égratigner la peau.

A Paris

La vogue accrue du pantalon

Les femmes, de plus en plus, adoptent en des circonstances nombreuses, le pantalon: pour les sports d'hiver — ou le moment de repos qui leur succède, pour la plage ou les sports d'été — voire même le jardinage. Dans bien des cas, également, la jeune ménagère qui doit se livrer à de nombreux travaux domestiques — ou bien la femme, qui, chez elle, écrit, peint ou sculpte, et a besoin d'avoir chaud tout en gardant la liberté de ses mouvements, aime à porter le pantalon.

* La mode, bien entendu, évolue en ce qui le concerne, comme elle évolue pour toute autre partie du vêtement. Actuellement, le pantalon préfère la ligne qui lui impose des jambes resserrées légèrement vers le bas. Il s'appuie bien à la taille et épouse étroitement les hanches. Il conserve cependant un peu d'aisance grâce à une série de pinces. Peu de poches rapportées ou à couvercle, mais au contraire, des poches en longueur passepoilées comme pour un pantalon masculin.

Selon les cas, on portera avec ce vêtement maintenant classique la veste d'un tailleur à allure sportive et dont le ton tranchera avec celui du pantalon, ou bien un gros chandail douillet, ou bien le classique chemisier accompagné d'un gilet sans manches de tissu ou de daim. Toutes les solutions sont permises et peuvent être envisagées.

Conseils

Vos lèvres, desséchées, redeviendront vite souples et brillantes, si vous les masquez tous les soirs avec un bon corps gras: celui-là même que vous employez pour vous démaquiller. Le matin, enduisez-en également votre bouche avant de la maquiller.

Les secrets domestiques

Nettoyage d'une toile cirée. — Essuyer les taches et frotter doucement chacune avec un peu de lait, même si la tache semble disparue au premier essuyage, car souvent elle réapparaît après coup.

Le mieux est de nettoyer ainsi, dès le début, au moment de la maladresse causée de l'accident. La tache encore fraîche ne laissera aucune trace.

Une coiffure soignée constitue toujours l'une des conditions les plus indispensables au charme féminin. En plus de brosser vos cheveux, de leur donner régulièrement de bons shampoings et de les faire mettre en plis de temps à autre par le coiffeur, vous devez avoir le souci de les tourner sur des épingles, à peu près chaque soir, si vous voulez dégager toujours cet air de propreté qui vaut aux filles d'Ève leur meilleur prestige.

Soyez à la page...

— Maquillez vos lèvres avec discrétion. Les "bords dépassants" sont démodés et très souvent, il faut le dire, inesthétiques.

— Les "cils charbonnés" sont démodés. Un peu de cosmétique sur les cils du côté des tempes à condition d'utiliser un cosmétique de teinte neutre.

— Les fards à paupières se font maintenant dans des nuances très douces et ne doivent apparaître que comme une ombre légère et en tenant compte de la lumière. La lumière artificielle supporte et demande même des tons plus soutenus.

— Réservez pour le soir les fards de teint épais, et si vous devez cacher quelque imperfection de votre épiderme, recherchez et soignez plutôt la cause mais utilisez de préférence une crème teintée mais transparente et légère. Cela fait plus jeune.

De même, après chaque repas, il est bon de passer sur la nappe, fût-elle intacte, une éponge imbibée de lait et d'essuyer avec un chiffon de fil très fin. La nappe restera brillante et neuve.

Nettoyage du linoléum. — Les toiles cirées à base de caoutchouc, linoléums et autres, servant de tapis, s'entretiennent à l'encaustique faite de cire jaune et d'essence de térébenthine. (Faire fondre la cire au bain-marie, retirer du feu, ajouter l'essence, remuer avec un bout de bois le mélange).

Laver le linoléum, l'essuyer avec soin, passer l'encaustique et frotter au chiffon de laine.

Ne jamais nettoyer le linoléum au savon, il perdrait tout son brillant

ON PEUT LUTTER CONTRE L'INSOMNIE

Il faut pour avoir un sommeil sain, dormir dans une pièce fraîche et dans l'obscurité complète. Il peut être nocif de dormir la fenêtre fermée, si l'on a un rhume, dans la crainte injustifiée des courants d'air. L'humidité relative de la pièce peut décroître jusqu'à dessécher le nez et la gorge vers le matin.

Si le lit est bon, la meilleure méthode sera de vous détendre une fois couché. Vous y parviendrez si vous avez la volonté d'y parvenir. La transformation des muscles du visage et du cou obtenue par la relaxation volontaire est une source d'étonnement pour celui qui ne l'a encore jamais essayée.

Une autre méthode très simple pour éviter l'insomnie est, comme pour les enfants, de prendre un repas léger sans boire, sauf une tasse d'eau chaude une fois couché.

Un bain pris sans hâte à une tem-

pérature agréable, suivi d'un séchage actif peut également aider au sommeil.

Si l'insomnie devient chronique, c'est le signal d'un danger parfois sérieux et il convient de consulter un médecin. L'insomnie chronique est, dans la plupart des cas, l'indication d'une psychose ou tout au moins d'un état émotionnel assez sérieux pour exiger un traitement avant qu'il ne s'aggrave.

On tente souvent d'y remédier par des comprimés, en général à base de garéfénal. Les calmants sont très utiles pour soulager l'angoisse et procurer au malade le repos nécessaire, mais ils ne doivent être absorbés que sur une indication et selon les doses prescrites par le médecin. C'est tout de même une thérapeutique à court terme: l'usage prolongé des comprimés produit une intoxication et ils sont particulièrement dangereux en cas de maladie du foie ou des reins. Certains individus ont également des réactions allergiques aux barbituriques. Enfin, si les prescriptions médicales ne soulagent pas l'insomnie au bout d'un temps raisonnable, c'est une indication encore plus positive de troubles émotionnels qui requièrent probablement un traitement plus complet.

Votre manteau...

Si votre manteau de fourrure est mouillé, évitez de le faire sécher à proximité d'une source de chaleur: la chaleur durcit la peau qui, ensuite, craque et devient même impossible à réparer. Mettez votre fourrure sur un cintre, et faites sécher dans un endroit très aéré, de façon à ce qu'il n'ait aucun contact avec d'autres vêtements ou avec une surface quelconque. Ceci est surtout important pour les fourrures au long poil comme le renard, le putois, la martre d'Alaska.

C'est bientôt le Carême



Du nouveau pour les jours maigres du Carême ou tout simplement pour le vendredi. De tendres et appétissantes crevettes baignant dans une belle sauce aux tomates et au fromage piquant. Le tout servi sur toast, gaufres, ou biscuits.

La sauce aux tomates se prépare en un clin d'oeil si vous utilisez la soupe-crème de tomates condensée en boîte. Cette soupe, épicée avec art, est si savoureuse qu'il ne vous faut, pour la transformer en une sauce parfaite, que du fromage et un soupçon de moutarde préparée.

REGAL AUX TOMATES ET AUX CREVETTES

1 bte de 10 oz. soupe-crème de tomates condensée, non diluée
1/2 t. fromage canadien vieilli râpé
1/2 c. à thé moutarde préparée
1 lb. crevettes nettoyées et épluchées

Placer la soupe, le fromage et la moutarde dans une casserole. Faire chauffer à feu doux, en tournant constamment, jusqu'à ce que le fromage soit fondu et le mélange lisse. Ajouter les crevettes. Faire chauffer lentement, en tournant de temps en temps, jusqu'à ce que les crevettes soient chaudes. Servir sur toast, gaufres ou biscuits.

Le savez-vous?

CONTRE LES TACHES DE GRAISSE

Frotter la tache avec un chiffon trempé dans un bol d'eau froide additionnée d'une grande cuillerée de vinaigre.

Le goût de poisson disparaît. Si vous avez fait frire du poisson dans une poêle dans laquelle vous désirez ensuite faire des crêpes, et si vous craignez que le goût du poisson se maintienne. Faites bouillir de l'eau, des feuilles de thé et un peu de soude dans la poêle.



Si vous avez abîmé vos mains à la corvée du grand ménage ou tout simplement à celle des inévitables tâches quotidiennes, vous leur redonnez vite leur ancienne apparence si vous les enduisez d'une bonne crème à l'heure du coucher et si vous enflez ensuite une paire de vieux gants qui permettront précisément à vos mains de demeurer imprégnées toute la nuit de la crème régénératrice... Les coudes également ne sont pas à négliger par la femme coquette et soucieuse de plaire des pieds à la tête. Enduisez-les fréquemment d'une crème riche, qui aura vite raison de leur rugosité et de leur rougeur. Nous nous le répétons, mesdames, il faut s'aider un peu et beaucoup même pour être belle...

et les dessins disparaîtraient; passer un chiffon humide, puis l'éponge imbibée de lait et terminer à l'encaustique. Alors il ne reste plus de trace de chaussures et le tapis est tout neuf.

Visitez maintenant les chambres.

Une porte grinçante. — Tout est en ordre, mais ici une porte grinçante, c'est désagréable, y mettre une goutte d'huile risque de tacher. Que faire? Lubrifier les gonds et les paumelles à l'aide d'un simple crayon à mine de plomb. Soulever légèrement la porte et crayonner le tour du pivot, les crayons no 1 sont les plus mous et les meilleurs. Se mettre à deux s'il le faut.

Le crayon est un composé de gra-

phite, corps excessivement lubrifiant; comme le graphite n'est autre chose que de la plombagine, on pourrait frotter les pivots avec un peu de plombagine sèche, sur un chiffon, mais on risque d'en répandre. Le crayon vaut mieux.

Les tiroirs. — Dans cette pièce une table à un tiroir récalcitrant. Pour en faciliter le glissement, le mieux est de savonner au savon de Marseille, il faudrait même le faire de temps en temps, tous les mois par exemple.

Mais si le défaut provient du gonflement du bois, causé par l'humidité, il faut enlever le tiroir, trouver les points de résistance, visibles par les traces de frottement et abaisser

ces points à la lime ou au gros papier de verre, jusqu'à ce que la résistance ait disparu. Vérifier de temps en temps.

Ne jamais se servir du ciseau, à moins d'une grande habileté, on ferait éclater le bois. Si le mal vient des coulisses il faut les reclover avec de petites pointes.

Châssis des portes. — Souvent les portes sont salies aux points d'appui de la main; pour les nettoyer, l'eau de savon est à rejeter, elle abîme la peinture. Préparer une eau de son un peu épaisse et bien cuite, la laisser refroidir et laver les boiseries au moyen d'une éponge. Rincer à l'eau claire. Laisser sécher.

DU CHIC POUR TOUTES



La tendance de la mode nouvelle vers une ligne plus élargie est illustrée dans les deux modèles ci-dessous qui figuraient dans les nouvelles collections printanières présentées à la presse newyorkaise, il y a quelques jours. A gauche, il s'agit d'un deux-pièces en tweed brun éclairé au corsage, de fines nervures blanches. L'ampleur de ce même corsage est soulignée par une étroite ceinture. A droite, une courte jaquette en alpaca duveteux vient réchauffer une robe très simple en lainage bleu Elizabeth.



A New York

Dans les collections

Beaucoup
de féminité,
des jaquettes
fantaisistes
aux lignes
amples et
aux épaules
plus
arrondies



Dans les collections printanières de mode, le manteau ample et de belle ligne s'oppose très souvent à la robe de même nuance, mais à rayures ou à damiers. Ci-dessous, le mélange du gris et du jaune dans la robe avec le gris uni du manteau, est des plus harmonieux.



Les dominatrices et les stylistes n'ont évidemment pas oublié le couronnement dans la création de la mode nouvelle et lors d'une récente parade qui s'est déroulée au Waldorf Astoria, à New-York, on a vu admirer le manteau de gauche, fait d'un lainage marine aussi léger que le chiffon et garni d'un même lainage blanc qui produit l'effet d'une fourrure blanche. A droite, un deux-pièces de tweed poivre et sel, dont la jaquette est également caractérisée par la ligne nouvelle des deux vagues.



Ayant particulièrement attiré l'attention des dignes lorsque fut présentée aux yeux premières des gardes de modes newyorkaises, l'ensemble ci-dessus semble vouloir connaître une immense vogue au cours du printemps qui vient ; un deux-pièces de tweed gris-vert se complète d'un



seul manteau à damiers noirs et blancs qui se complètent les épaules arrondies et le dos ample préconisée cette saison. A droite, la robe cocktail de longueur sept-huitièmes qui réchauffe une ceinture de même tissu bien posée.

La cuisson du poisson

Il y a trois manières principales de cuire le poisson : les fritures, les courts-bouillons et les rôtis.

FRITURE: 1er mode : en immergeant le poisson dans du lait salé et de la farine; 2e mode : en enrobant le poisson d'une couche de pâte composée de farine, d'œufs et de lait battus ensemble; 3e mode : en roulant dans de la chapelure.

Plonger le poisson ainsi préparé dans le chaudron à friture qui doit contenir assez de matière grasse, crisco, saindoux, huile, pour submerger complètement le poisson.

Lorsque la friture commence à fumer, elle est à point. On fait d'abord frire, le poisson d'un côté puis de l'autre. Après cuisson il doit être mis sur un papier ou sur un linge propre afin d'en extraire le surplus de gras. Servir sur une assiette chaude.

COURTS-BOUILLONS: Immerger le poisson dans de l'eau chaude à laquelle vous ajoutez : 1 oignon piqué de clous de girofle, 1 feuille de laurier, 1 petite corotte, 1 branche de thym, de persil et de céleri.

Poivre et sel. Assez de sel et de

vinaigre pour donner du goût au poisson. Le sel contribue à donner de la fermeté et le vinaigre de la blancheur.

Quand le poisson est cuit, on le laisse dans le court-bouillon. Maintenir très chaud jusqu'au moment de servir. L'égoutter et le dresser sur une assiette chaude.

ROTIS: Mettre dans le poëlon assez de matière grasse ou d'huile pour que le poisson ne prenne pas au fond. (Du gros sel dans le fond du poëlon empêche le poisson de s'y attacher). Les tronçons de poisson peuvent être roulés dans les mêmes ingrédients que pour les fritures. Servir très chaud.

La Tombe de Bocasse

Ronsard n'est pas le seul auquel soit arrivée la pénible aventure posthume d'avoir ses restes dispersés. Boccace aurait subi le même sort vers 1783, quand une loi locale fit enlever des églises les ossements qu'on leur avait confiés. Le lieu de son ensevelissement fut longtemps discuté, mais la découverte, il y a une dizaine d'années, d'un inventaire de sa succession, permit de le situer dans

l'église de San-Michelle et Jacopo à Certaldo.

Une commission historique italienne a été chargée d'identifier des ossements découverts dans le voisinage de l'église et de voir si un crâne trouvé dans la maison de Boccace complétait le squelette.

Le rapport de la commission est d'autant plus négatif que ce crâne est celui d'une femme. L'auteur du "Décaméron" aura, jusque dans l'au-delà, réussi à mêler le beau sexe à son histoire.



MUTT & JEFF

BUD FISHER

MUTT AND JEFF

Le système de Mutt n'est pas encore parfait !

Par BUD FISHER

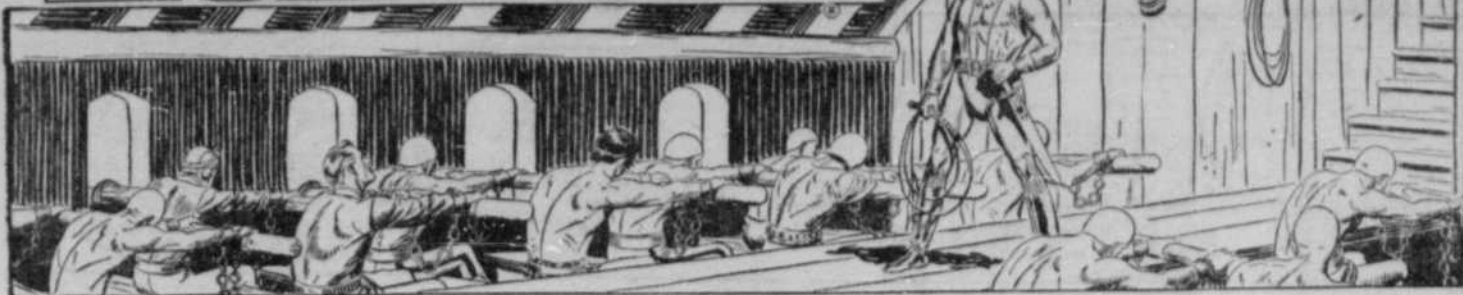


Capitaine
ROGER
BONTEMPS



EDGAR RICE BURROUGHS' Tarzan

Asservi et enchaîné dans la cale d'une abominable galère l'homme-singe et ses compagnons se voient contraints à un travail pénible, qui leur brise les reins.



"Bard mourra si nous ne pouvons nous échapper", chuchote Tarzan à Thoran. "Aussi, dès que le chef repassera près de nous — faisons le trébucher".



Bientôt, Bard ne tarde pas à faiblir et il s'écroule. Le chef se précipite mais c'est pour trébucher sur la jambe de Thoran.



Sous la pression des doigts raidis qui le serrent à la gorge, à demi-étranglé et suffoquant il présente la précieuse clé.



Alors Tarzan se dégage de ses propres chaînes et, en hâte, délivre tous les autres.



Avec un hurlement de vengeance, d'anciens esclaves surgissent de la cale et assaillent les matelots de Zobia, pris au dépourvu — leur ultime espoir pour la liberté.

Il fit de tous les métiers

En 1823, un dimanche soir, dans un champ du hameau des Becchi, en Italie:

— Venez, mes amis! Venez voir comment on danse sur la corde raide. Venez voir l'eau changée en vin dans une bouteille fermée, et aussi un homme qui marche sur les mains et boit un verre d'eau soulevé avec les pieds. C'est gratis, venez tous!

Les bonnes gens n'avaient pas confiance aux tours d'un berger de dix ans que tout le monde connaissait bien. Mais comme ça ne coûtait rien, on se tassa sur la place et le spectacle commença.

Le nom de l'acrobate? Giovanni (c'est-à-dire Jean) Bosco. On avait pris l'habitude de l'appeler Giovannino Boschetto. En français, cela se traduirait par Jeannot Boschuet.

— Dépêche-toi, Boschetto.
— Une minute. Vous êtes allés à la messe, ce matin?

— Bien sûr. Pour qui nous prends-tu?

— Alors, vous vous rappelez le sermon du curé? Je vais vous le réciter mot à mot. Si je me trompe, je donne à celui qui s'en sera aperçu un jeu de boule tout neuf.

Après le sermon (il ne s'est pas trompé une seule fois), il change un oignon en lapin, devine l'âge des assistants, ressuscite un poulet sans tête. Le spectacle est de plus en plus fort. Jean profite de l'enthousiasme des assistants pour leur faire réciter le chapelet pendant les entr'actes.

Le spectacle eut un grand succès. Jean compta les recettes:

— Je n'ai pas gagné d'argent, mais j'ai diverté les gens honnêtement. Ils n'ont point blasphémé, ils ont écouté un sermon et ils ont récité le chapelet. Mon rêve ne m'a pas trompé: il faut prendre les gens par la douceur.

Ce rêve, il l'avait eu deux ans plus

tôt. Il s'était vu avec des enfants qui blasphémaient et les avait battus pour les faire taire. Les enfants s'étaient transformés en loups. Une voix lui avait alors conseillé d'employer la douceur.

Et Jean s'était vu entouré d'agneaux. Grâce à sa mémoire prodigieuse, il attirait l'attention du curé de Castelnovo qui lui donna des leçons de latin. Le vicaire, lui, se chargea de lui enseigner la littérature. Grâce à eux, il fut bientôt assez avancé dans ses études pour songer à entrer au séminaire de Chiéri.

Pour payer ses cours, il fit tous les métiers. Il fut tour à tour écuyer, garçon de café et même pâtissier. Il avait beaucoup d'amis, parce qu'il était très doux, et aussi parce qu'il dépassait tous les autres par la force et l'habileté. Il eut bientôt une petite troupe qu'il songea à discipliner.

— J'ai pensé à une chose, dit-il un jour à ses amis. Nous allons fonder une société. Elle groupera tous ceux qui veulent s'aider à travailler mieux et à bien s'amuser quand c'est le temps.

Et il fonda la société de la Joie.

Quelques années plus tard, il fut ordonné prêtre, à la grande surprise des paysans qui ne purent jamais comprendre comment le plus pauvre des bergers pouvait confesser et dire la messe.

Jean Bosco, devenu Don (l'abbé) Bosco, travailla toute sa vie pour venir en aide aux enfants pauvres et abandonnés. Il fut pour eux un vrai père et les traita toujours avec la plus grande douceur. Il fonda deux communautés, la Congrégation des Salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice, pour s'occuper des plus pauvres et des plus petits entre les pauvres et les petits.

Quand il mourut, en 1888, à l'âge de 73 ans, des centaines d'étudiants se trouvèrent orphelins pour la seconde fois. En 1934, le jour de Pâques, le pape Pie XI déclara saint Giovannino Boschetto, l'ancien berger de Becchi qui savait bien des tours, entre autres celui de donner du bonheur aux enfants malheureux.

R. B.

Drames de la jungle

Un journal des Indes vient de publier une curieuse statistique: celle des personnes tuées, en une année, par des fauves ou par des reptiles. Le total est impressionnant et se monte à 26.000 victimes. Les serpents, et surtout les cobras, ont fait, à eux seuls, 13.000 victimes humaines.

Les personnes tuées par des bêtes féroces se répartissent ainsi: 1.046 personnes ont été dévorées par des tigres; 849 par des ours et des léopards; 377 par des loups; 64 par des hyènes.

On a également fait le calcul des animaux dévorés par les habitants de la jungle: les tigres ont fait 30.555 victimes; les léopards, 28.111; les loups 4.719; les ours, 4.128; les hyènes, 2.387.

Mais la certitude mathématique de cette seconde statistique nous laisse plus sceptiques...



Ombre et soleil!

En jetant au feu une foule de vieux papiers, j'ai retrouvé un mince "carnet de pensées" en maroquin rouge, aux tranches dorées, où une aimable aieule avait accoutumé de noter ses impressions; un parfum d'ambre et de verveine s'est dégagé de ces feuillets jaunies, et aussi tant de douceur et de mélancolie, qu'ayant là, sur une table, une belle feuille de papier toute blanche, je ne résistai pas à la tentation de transcrire ces lignes à demi effacées:

"Dans deux jours, mon fils, mon Jacques, s'embarque au Havre, et trois années s'écouleront avant de revoir son cher visage; il m'a consacré hier une bonne heure, et comme nous étions seuls, il s'est mis tout près de mon fauteuil, sur un coussin. Il m'eût été facile de prendre comme autrefois sa tête dans mes deux mains. Je m'en suis

bien gardée. Plus la tendresse est grande plus elle doit se faire humble.

Il était là, causant gaiement de mille choses... de ce long voyage, de son avenir qui s'annonce brillant; mais à la façon dont il me regardait, je voyais bien qu'il se reprochait presque — le brave cœur — de me confier ses joyeux projets dont j'étais exclue... comme si tout cela n'était pas naturel, comme si les jeunes gens qui arrivent ont le loisir de songer à ceux qui s'en vont...

Je le regardais... il avait les yeux brillants, les cils humides; je devinais qu'il avait du chagrin...

Je me suis mise à tourner les pages d'un livre pendant que nos cœurs se confiaient et que nos regards s'évitaient.

Tout à coup il se leva, et m'embrassant, il me dit ce seul mot: "Maman", mais si tendrement, que

j'eus grand peine à refouler mes sanglots...

Je ne connais pas de bonheur comparable à celui que j'éprouvais à cette minute... une seule chose m'affligeait, la peine de mon garçon chéri.

Mais ce nuage se dissipera vite. La Providence a voulu que quitter ses parents ne soit pas un chagrin de trop longue durée, afin que la tendresse maternelle restât toujours le baume qui soigne, console et fortifie.

Ici, un feuillet déchiré... et un peu plus loin cette phrase après laquelle je pose ma plume: "Nous vivons par nos sentiments, on n'oublie pas ceux qui vous ont aimés et l'on se réfugie dans leur cœur aux heures douloureuses, comme on se réfugiait autrefois dans leurs bras."

B. BRUNOT

(La Maison)

Un peu de sel

Nestor Roqueplan n'aimait pas les femmes qui se maquillaient.

Quelque temps avant sa mort, un de ses amis lui vantait une demoiselle pour le ballet d'une pièce en répétition. Lorsque Roqueplan l'eut reçue, l'ami lui dit:

— Eh bien, comment la trouves-tu?

— Hum!

— Quel teint, hein!

— Admirable. Ce n'est pas un teint, c'est une teinture.

Il était gourmand, cet homme d'esprit; mais il avait horreur des tables bourgeoises et surtout des visites dites de "dizain".

— Ce n'est pas à vous, invité, à faire cette visite, c'est bien plutôt à l'amphitryon d'aller, le lendemain, s'informer de votre santé.

La première fois que M. de Corbière fut admis à travailler à la cour de Louis XVIII, il se mit à son aise et, entre autres licences, il déposa successivement sur le bureau du roi son étui à lunettes, sa tabatière, son foulard, son agenda.

Le roi, qui le regardait faire, lui dit d'un ton un peu narquois:

— Monsieur de Corbière, mais vous videz vos poches!

— Sire, répliqua le ministre sans se déconcerter. Votre Majesté aimait-elle mieux que je les emporte?

Alphonse Karr rencontre un jour Balzac et le complimente sur un de ses livres qui venait d'être publié.

— Ah! mon ami, dit Balzac, que tu es heureux de ne pas être l'auteur de ce livre!

— Et pourquoi cela?

— Parce que tu peux dire ce que tu en penses... et moi... je n'ose pas.

POPEYE

THIMBLE THEATRE by TOM SIMS & B. ZAPPY

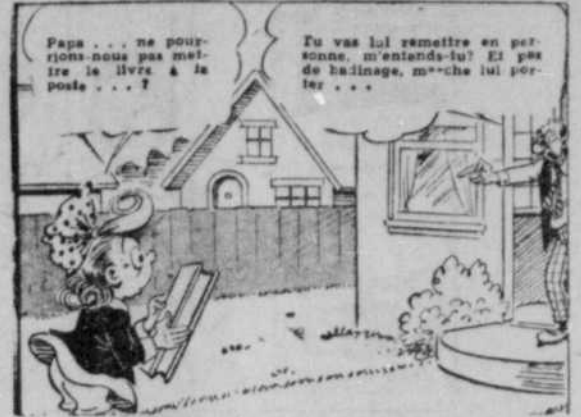


CHOU-CHOU par Geo. McMANUS



TODINE

Par JIMMY HATLO



RICHARD VAILLANT

PAR LYMAN YOUNG — TOM MASSEY



Jeanne Harpin

Bien, Jeanne... Il est presque huit heures. Eddie sera ici dans une minute...

Maintenant, dis-lui que tu as besoin de quelques jours pour ramasser le montant... Il faut que tu vendes des obligations...

Ce me va très bien. Les, qu'ai-je l'air là dedans?

Quelques minutes plus tard...

Oui, M. Cordi... Mlle Shore vous attend... par ici s'il vous plaît.

Merci, vous êtes jolie...

Que fais-tu de l'hospitalité, petite? Tu n'es pas contente de me voir? Tu pourrais au moins me payer un verre de quelque chose...

Apporte une consommation à M. Cordi, Jeanne... rien pour moi...

Je ne sais pas, petite... je ne peux attendre plus longtemps... j'ai des dettes à rembourser, des dépenses à faire. Il faut beaucoup d'or pour vivre dans cette ville... il faut que je me maintienne au niveau de la vie...

C'est tout, Jeanne...

Mais, admettons qu'un homme doit être vraiment gentil envers sa femme...

Alors, ma petite, je vais te donner deux jours! Je ne suis pas trop dur! Si tu n'as pas les cinquante mille, je sors toute l'histoire...

NE MANQUEZ PAS DE LIRE AU COMPLET NOTRE NOUVELLE SECTION MAGAZINE

JEANNOT L'APRIN

Et sera-t-il de ta tête si tu veux toucher les quilles...

Seulement une quille de renversée pour Jeannot...

HA-HA!

Comme ça?

Comme ça?

Mais Buddy n'en a touché qu'une.

Et seulement une pour Pats.

Je ne vois pas pourquoi vous n'êtes pas capables de renverser toutes les quilles...

Voulez-vous essayer toi-même?

Non, moi... je vais arranger cela moi-même avec cette planche et un labouret...

Maintenant, je me roule comme une boule...

Ha-ha! Toutes par terre...

STRIKE!

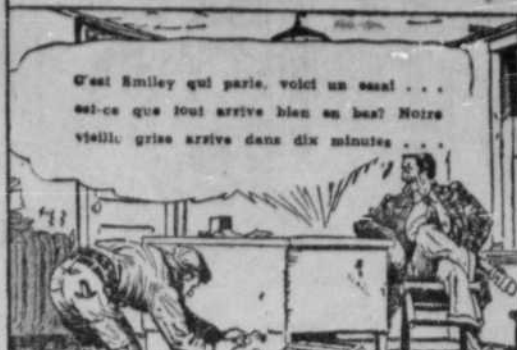
Tous voient! Ce n'est pas si difficile si vous servez de votre tête...

SMACK!

LISEZ LE CONTE DE LA TRIBUNE EN PAGE 2

ANNIE ROONEY

BRANDON WALSH and DARRELL MCCLURE



C'est Smiley qui parle, voici un cas...
est-ce que tout arrive bien en bas? Notre
vieille grise arrive dans dix minutes...



Très bien, la voix est claire.
Pas de statique, l'esprit de
Sherlock Holmes ne pourrait
découvrir où est caché le fil
d'enregistrement... Je vais
payer l'électricien et monter
à son bureau...



Tu as toujours l'air d'un avocat
bonnie, Smiley... mais ne
parle pas trop et retiens tes
mains, la vieille grise pourrait
avoir des doutes.

Tut, Tut!
Chut, Chut,
la grise
est dans
le
panneau...



Revenez dans une demi-heure...
Je ne veux pas qu'on
voit ma voiture stationner
dans cette partie de la ville...

Très bien,
madame...

Hey, Buick...
regarde la belle
voiture
étrangère...



S'il vous plaît, M. Chillico, dites à ma secrétaire de couper les
téléphones... Mme Majors et moi ne voulons pas être déran-
gées... n'oubliez pas de rappeler au juge notre déjeuner...



Je comprends, vous désirez que la petite
orpheline parte pour ne pas nuire à la po-
pularité de votre petite fille, Dolly Dawn,
comme étoile dans un film...



Exactement, et personne ne doit jamais savoir que
je vous ai engagé.

Faites-moi confiance... j'ai plusieurs raisons
de garder le silence. Faites-moi confiance et
vous obtiendrez tout ce que vous désirez.



Hum-hum! Attention aux cadeaux! La belle-mère de
Dolly a des paroles de paix dans la bouche, elle a l'air
d'une colombe, mais elle a des yeux de tigresse...



Le Cavalier masqué

FRAN
STRIKER



Shérif, vous de-
vez être en
mesure de vous
libérer sous peu
et de rejoindre
bien à la
ville...

Et je vais vous
donner la chasse
et vous verrez
sûrement pen-
dus pour avoir
tiré sur ces deux
hommes...

Nous n'avons
pas tiré,
mais nous
cherchons
ceux qui ont
tiré...



Larson!
As-tu eu
Hawks?

Quel! Lui et le
conducteur de la
diligence. Main-
tenant, Hawks n'ap-
prendra jamais que
nous avons volé de
l'or à sa mine...

Pendant que le Cavalier Masqué et
Tomie cherchent la piste des bandits,
Larson revient à la mine.



Tu crois que
les coups
sont venus
de la
montagne?

Ils ont été tirés
d'un point assez é-
levé et c'est la seule
colline impor-
tante dans les envi-
rons...



Un cheval est descendu du
haut de la colline après
la pluie d'hier.



Le bandit a tiré
d'ici...

Et voici les pistes de
mon cheval...



Les pistes se
dirigent vers
cette cabane
sur le flanc
de la mon-
tagne.

Nous faisons probable-
ment face à un nou-
veau danger, mais nous
n'avons pas le choix...



Hawks partit, nous al-
lions maintenant pren-
dre plus d'or pour
nous, les héritiers de
Hawks ne s'aperce-
vront jamais de la dif-
férence...

Larson! Il y
a deux hom-
mes qui s'en
viennent! Ils
ont peut-être
suivi les tra-
ces...



Vois ce qu'ils veulent... Je vais
me cacher dans cette armoire...
et je serai prêt à tirer...

CHEVALIER ROUGE et PETIT CASTOR



2-22

© Copy 1953 McNaught Syndicate, Inc.



Le Chevalier
Rouge
trouve
Petit Castor
attaché à
un arbre
par les hors
la loi...

2-22



Pour sûr!
Le même homme
et la même femme
qui achètent
le bétail!



Non, c'est trop loin!
Revenons à la ferme
et je vais appeler
le shérif!



Duchesse,
quel
langage!

Attache-la,
cher
Charles!

Oui, Vera
chérie!



Ju ferais mieux de faire
vite, cher Charles!

Voilà le
Chevalier
Rouge



C'est ça, Petit Castor!
Il n'y a pas une seconde
à perdre!

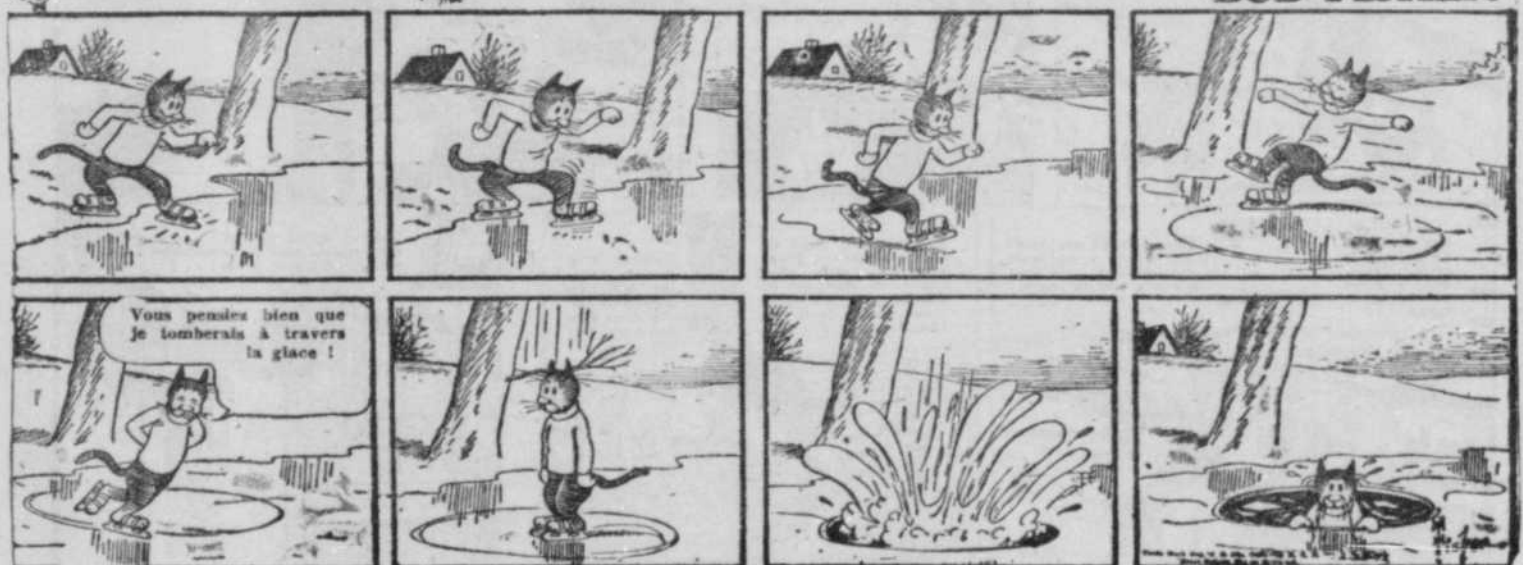


Oui, le Rouge, c'est
moi! Raccroche
l'appareil!

LE CHAT DE CICERON

La branche qui fait briser la glace!

Par BUD FISHER



Vous pensez bien que
je tomberais à travers
la glace!

LA VIE Musicale

LA VIE MUSICALE

UNE NOUVELLE SYMPHONIE DE JACQUES IBERT

Un article inédit de René DUMESNIL
(Spécial à la Tribune)

"Les musicologues — déclarait récemment Jacques Ibert au cours d'une interview — aiment classer les compositeurs; ils montrent toujours de la surprise lorsqu'un musicien sort de la catégorie dans laquelle ils l'ont rangé!"

Ceci était dit pour expliquer ce que l'auteur d'Angelique avait souhaité faire en écrivant la Symphonie concertante pour hautbois et orchestre dont l'Association des Concerts Colonne vient de donner la première audition publique sous la direction de Louis Fourrestier. Mais, précisément, il était aussi question d'Angelique, et juste dans la phrase qui suivait l'aphorisme que je viens de rapporter: "On ne peut réclamer d'un auteur qu'il écrive toujours la même musique — poursuivait Jacques Ibert. On m'a souvent demandé: "Pourquoi ne refaites-vous pas Angelique? Pourquoi ne refaites-vous pas Escapes?" Et pourquoi refaites-vous Angelique? Pourquoi Escapes?"

Oui, pourquoi? Je me souviens d'avoir, au temps de ma jeunesse, entendu Harpignies se plaindre des marchands de tableaux. Ils exigeaient qu'il refît éternellement un bouquet d'arbres — saules ou bouleaux — au bord d'une rivière. "Comme si je n'avais pas le droit de peindre autre chose!" maugréait-il. "Si ça me plaît, à moi, de peindre la mer? Mais ils prétendent qu'ils ne la vendraient pas!" Un artiste serait-il donc le prisonnier de ses succès? Condamné à ce genre de travaux forcés sans espoir d'évasion vers ce qui doit le tenter davantage — ce qu'il n'a pas encore fait, les sujets qu'il n'a pas encore traités?

Jacques Ibert, grâce à Dieu, nous a montré qu'il n'acceptait pas d'être enchaîné, et qu'il savait mériter le succès autrement qu'en se recopiant, qu'en se plaçant lui-même. Il suffit de parcourir le catalogue de ses œuvres pour voir combien, au contraire, il s'est renouvelé, et avec quel succès il a constamment su passer du grave au doux, du plaisant au sévère, sans refaire Angelique ni Escapes. Son Quatuor à cordes, donné au lendemain de la Libération, son Chevalier errant, à l'Opéra, cette Symphonie, enfin, est la plus grande variété dans la continuité du succès? Un autre trait commun: l'élégance du style, et la sûreté de l'écriture. Jacques Ibert est un artiste qui sait admirablement son "métier". Quel qu'en pensent certains qui, eux, savent mal ou point le leur, le savoir n'a jamais tué l'originalité. Mais le métier n'est que routine, et alors bien dangereux, atout, dans les mains, même habiles, de qui manque d'imagination; ce qui n'est point non plus le cas de Jacques Ibert. L'œuvre nouvelle nous fournit une preuve du bel équilibre de ses dons, de sa sensibilité, de son savoir. Il nous plaît de reconnaître en cela l'un des caractères qui ont assuré l'art français de son rayonnement dans le monde, au temps où le monde, évidemment, demeurait sensible à ces vertus.

Revenons-en à la Symphonie, si tant est que nous nous en soyons écartés, puisqu'elle est comme une image, comme un portrait de son auteur, et ressemblant plus qu'on ne pourrait croire. Elle fut composée en partie à Rome, pendant l'année 1948, en partie à Versailles où elle fut achevée l'année suivante. Le plan en est simple, classique même: trois parties, c'est-à-dire deux allegros encadrant un mouvement lent; et chacune de ses

parties, elle-même divisée selon la coupe ternaire résultant de l'ordre logique faisant suivre l'exposition des thèmes de leur développement, puis enfin d'une conclusion. L'orchestre est limité aux cordes, sauf, bien entendu, l'instrument principal, le hautbois. Mais cet apparent respect des formes traditionnelles ne gêne nullement l'auteur, et il sait montrer sa fantaisie dans les développements de ses motifs, aussi bien que dans le détail du discours qu'il fait tenir au soliste. L'allegro con moto débute par un court passage introduisant l'élément rythmique et mélodique du thème principal exposé par le hautbois. Bientôt, dans le développement, une idée secondaire vient constituer l'épisode central; et dans la réexposition qui servira de conclusion, les deux motifs apparaîtront combinés, une brillante cadence du hautbois terminera ce mouvement.

L'adagio qui vient en second lieu est nettement expressif. Grâces soient rendues à Jacques Ibert de ne point redouter de laisser voir qu'il sait s'émouvoir — avec toute la discrétion, bien entendu, qui rehausse le prix d'une pudique confiance. Rien de romantique ici: une seconde idée est issue de la première; elle s'en déduit avec une irréfutable logique, et va tout aussitôt prendre la forme du lied.

L'allegro brillante qui va servir de finale est également construit sur deux thèmes de caractère différent, dont le développement se poursuit par un jeu de plus en plus serré d'imitations directes ou contraires, ou par diminution — à la manière de la fugue. On songe devant cette page, d'une virtuosité d'écriture remarquable, à ces catches où se plaisaient les maîtres anglais du temps de la reine Elisabeth et du roi Jacques Ier, quand ils faisaient courir les uns après les autres les thèmes pour la seule joie de les faire se retrouver et de les conjuguer dans la dernière partie de leur composition. L'œuvre est un bel exemple de "musique pure" — qui se suffit à elle-même, et n'exige pour être comprise et pleinement appréciée, aucune "littérature", aucune histoire, ni aucune anecdote greffée sur la mélodie, qui va, appuyée sur une harmonisation savante mais claire, et ne cesse à aucun moment d'être suggestive.

La partie du hautbois solo n'empêche jamais avec excès sur l'orchestre. Le hautbois est bien ici l'instrument "principal"; mais il n'est point un tyran. Joué par un virtuose comme M. Gaston Goubet, il n'en brilla que davantage, et, comme on pouvait s'y attendre, une même ovation associa l'auteur, le principal exécutant et le chef d'orchestre qui avait mené l'ouvrage à la victoire.

René DUMESNIL

(S. L. F.)

La bonne chose que le calme ALFRED DE MUSSET, qui souffrait d'insomnies continuelles. "Dormir! enfin je vais dormir!" fut sa dernière parole (1810-1857).

☆☆☆

C'est ici le combat du jour et de la nuit. — VICTOR HUGO à ses derniers moments. Il disait à Paul Meurice: Cher ami, comme on a de la peine à mourir. — Mais vous ne mourrez pas. — Si, c'est la mort, et elle sera la bienvenue, ajouta-t-il en Espagnol (1885).

LES BATEAUX-PHARES SANS GARDIEN

— Merveilles de la marine —

Sur certains points maritimes dangereux de France et d'Angleterre, pour avertir à distance les navigateurs de ne pas donner dans certaines passes garnies de dangers et d'écueils, on a ancré des bateaux-phares. Solidement "affourchés" sur des ancres mouillées à l'avant et à l'arrière, munie de coques d'une résistance énorme, ces tutélaires bateaux ne cessent de "rouler" et de "tanguer", de recevoir les coups de vent et les assauts des vagues, imperturbablement. Il faut être marin — et quels marins! — pour pouvoir vivre à bord de ces bateaux-phares. Parfois, les chaînes des ancres se brisent, et alors voilà le navire en grand danger d'être jeté sur les écueils qu'il a pour tâche de signaler. Alors, son équipage hisse quelques voiles soigneusement tenues en réserve et toujours prêtes, il "appareille" et, naviguant le mieux possible, il gagne le large et de là, va se réfugier dans quelque port plus ou moins rapproché. La mauvaise tempête passée, il va philosophiquement reprendre son emplacement, relève ses chaînes d'ancre cassées, s'y amarré de nouveau et recommence sa faction.

Quoi qu'il en soit, c'est une bien dure existence que celle des braves gardiens à bord de ces phares flottants. C'est donc avec un grand intérêt que l'on a appris les recherches faites par le "Trinity House", chargé de l'éclairage des côtes et chenaux d'Angleterre et d'Ecosse, en vue de remplacer les bateaux-phares traditionnels par des bateaux-phares sans équipages, non gardés. Ces recherches ont donné un résultat pratique.

Sur ces bateaux-phares, au milieu, sur un mât, se trouve un phare lumineux automatique, à éclipse. A chacune des extrémités du bateau se trouvent deux réservoirs de gaz carburé qu'on réapprovisionne, environ quatre fois par année.

Le gaz, au sortir des cylindres, passe par un réducteur de pression, qui le ramène à une demi-atmosphère. Cette pression sert à le mener brûler dans la lanterne, en même temps qu'elle lui permet d'actionner un petit moteur à trois cylindres qui fait tourner cette lanterne; elle est portée par une suspension "à la Cardan" qui a pour but de la maintenir toujours verticale malgré le roulis. Son gaz, s'allume à une veilleuse, qui brûle constamment. Mais une soupape, dite "soupape solaire", ouvre la distribution du gaz en faisant tourner un robinet, dès que la nuit tombe, et la refait au matin, dès que le soleil se lève et dissipe les ténèbres. Le fonctionnement de cette soupape automatique est tout à fait curieux: il a été expérimenté, tout d'abord, sur des bouées lumineuses, et l'on s'en est bien trouvé.

En plus de son appareil lumineux, le bateau-phare sans gardien est muni d'un signal acoustique, c'est-à-dire d'une sirène à laquelle le moteur fait jeter des appels réguliers. On compte, paraît-il, y ajouter une cloche sous-marine.

Ce doit être un spectacle impressionnant, lorsque l'on passe dans les parages du navire livré à lui-même, que de l'entendre mugir, et de le voir jeter ses éclairs lumineux, comme s'il était monté par un équipage de spectres: c'est une forme du légendaire "vaisseau-fantôme", mais une forme humanitaire et protectrice, à laquelle on a plaisir à penser.

Un mot de Lacordaire

Un enfant ne doit ni commander ni être obéi à tout propos, comme le font les enfants gâtés; mais il ne faut pas non plus qu'il soit asservi comme un esclave, et qu'il ait peur d'avoir une pensée. Un enfant qui ne délibère jamais, qui ne pense jamais, qui est passif dans tous ses actes, ne sera propre un jour qu'à obéir lâchement aux hommes et aux choses qui le domineront par l'effet du hasard.

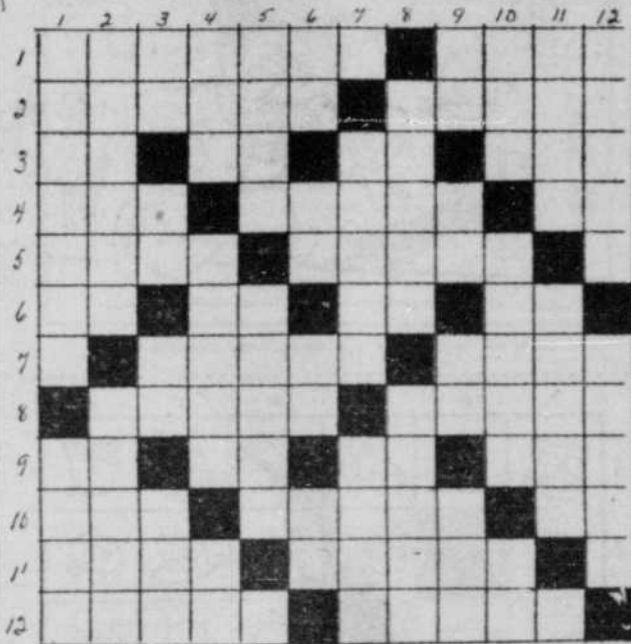
LACORDAIRE

INTERPRETE ET ORGANISTE

— Kim Shin-Minn, 22 ans, principal interprète, à un poste de la 25e brigade canadienne en Corée, est aussi musicien. Il touche l'orgue, aux offices religieux du dimanche.



Mots croisés de "LA TRIBUNE"



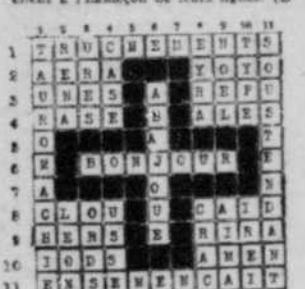
HORIZONTALEMENT

- 1-Négoci de viandes déjà cuites qu'on assaisonne aux épices. — Bœuf enroulé de quails pour le déchargement des navires.
- 2-Pièce de fer qui passe dans le moyeu des roues. — Trappe femelle du cochon.
- 3-Coupe répétée sur le tambour. — Consonnes jumelles. — Métal précieux. — poussoir.
- 4-Allez, en latin. — Poilt, dégronit. — Ch. I. de r. sur la Marine.
- 5-Dire qu'une chose n'existe pas. — Port de la colonie française à l'entrée de la mer Rouge.
- 6-Partie dure du corps de l'homme. — Ville de Chaldée d'où partirent les Hébreux sous la direction d'Abraham. — Froment indéfini. — Conjonction.
- 7-Fils aîné de David, lue dans un feuillet par Absalon. — Forêt de la chertreuse.
- 8-Partie de l'extrémité de la jambe (pl.). — Fameux brigand dont la bouche, d'après la légende, vomissait des tourbillons de flammes et de fumée.
- 9-Interjection. — Particule négative. — Froment personnel. — Principale difficulté dans une affaire.
- 10-Male, vilain, hideux. — Emporta tout rapidement. — Interjection.
- 11-Espace clos de murs ou de bâtiments. — Chroniqueur et prélat français, un des conseillers les plus écoutés de Charles VII.
- 12-Fils de Pélopie et roi de Mycènes, fameux dans les légendes grecques par ses haines contre son frère Clytème. — Un des gaz de l'atmosphère.

VERTICALEMENT

- 1-Mouton de race espagnole. — Ancien jeu de hasard analogue au biribi.
- 2-Espèce de jeune renard. — Arbre qui a les deux âges de la coupe du bois.
- 3-Se soulevait dans l'ordre des consonnes. — Voyelles jumelles. — Nom vulgaire des mammifères du genre bradype. — Femme, solide.
- 4-Ancienne forme de oul. — Pense, premier estomac des ruminants. — Note de la gamme.
- 5-Héros légendaire qui contribua à élargir le bassin du Joug de l'Aulsi-

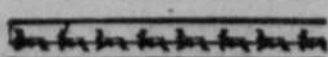
- 6-Adverbe de lieu. — Pile d'Inachos chargée en gémme par Jupiter. — Usage, coutumes. — Préposition italienne.
- 7-Petit cône au milieu d'un bouquet. — Premier port de Tunisie.
- 8-Seigneur français qui tenta d'assassiner Olivier de Clisson en 1361. — Médecin célèbre qui mérita d'être appelé le Citron de la Médecine.
- 9-Note de la gamme. — Principe difficile dans une affaire (moins la 1ère lettre). — Pique d'échec de France. — Mot arabe signifiant source.
- 10-Préfixe qui signifie huit. — Centre à trapèze garni à deux fers, et dont le mail de l'arrière est sur l'avant du gouvernail. — Adverbe anglais de négation.
- 11-Partie du S. E. de l'Abyssinie qui formait autrefois un état indépendant. — Femme du porc.
- 12-Colonie anglaise de l'Afrique équatoriale. — Appât que les pêcheurs accrochent à l'hameçon de leurs lignes. (D)



(Solution du dernier problème)

LISEZ

LA TRIBUNE



Page des Jeunes



MOTS POUR RIRE

Victor se promène avec ses parents; c'est un petit garçon très à la page et sans doute au courant de la technique automobile. Mais,

RÉPONSES

SOLUTIONS DES JEUX

CHARADES : 1-CHAY - RAT - DE (Charade)

2- POT - EAU - FEU (Pot-au-feu)

MOTS EN LOSANGE :

A
ANA
ANIME
AMI
E

PETIT PROBLEME : Le train A dépose six wagons sur la voie de garage puis va rejoindre la locomotive au train B. Celui-ci dépasse la voie, puis recule et prend à sa suite les six wagons garés. Le train est maintenant composé de deux locomotives et de douze wagons qui reculent en amont de la voie. La locomotive A est détachée et mise sur la voie de garage, pendant que la locomotive B cumule les douze wagons en aval de la voie. La locomotive A revient sur la grande ligne, accrochant les wagons et les deux trains reprennent leur route.

LES QUATRE QUATRE :

a) 44 divisé par 4 plus 4 = 15
b) 4 plus 4 fois 4 divisé par 4 = 8
c) 4 plus 4 moins 4 divisé par 4 = 1

MOTS CARRÉS :

TOUR
ORNAI
UNITE
SIRE

CHARADE : 1 - R (ghet)
DEVINETTES : 1. Saint-Cyr - 2. La raie (on en fait une rale nette).

MOTS EN CARRÉS :

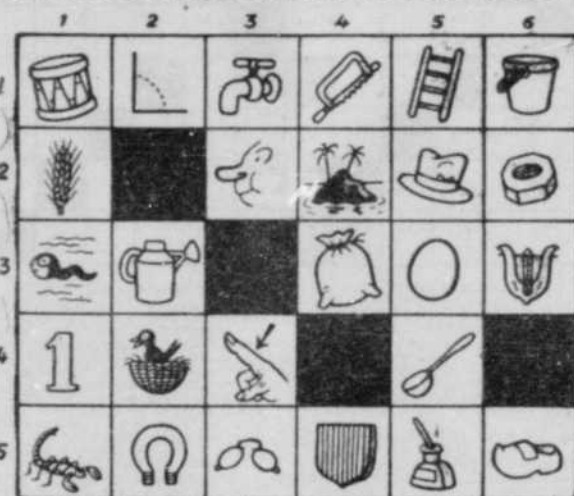
LAMPE
AVION
MINET
FORME
KNTRE

Les anomalies : 1. La victime de l'agression a la courbe. 2. Son chapeau s'envole dans le mauvais sens. 3. Le bandit est armé d'une passoire. 4. Il arbore un chapeau de cérémonie. 5. L'agent contemple la scène en riant. 6. Il y a une fleur sur la chaussée.

Mots croisés : Horizontalement : 1. Tarsus - 2. Nice - 3. Ta; Sol - 4. Uni - 5. Bâle. Verticalement : 1. Ténis - 2. An - 3. RN; 4 - 4. Sis - 5. Ecole - 6. Sol.



Dans ce dessin, il y a 6 anomalies. Trouvez-les.



MOTS CROISES ILLUSTRÉS : Remplissez la grille en mettant dans chaque case l'initiale de l'objet figuré. **HORIZONTALEMENT :** 1. Parties du pied; 2. Ville française; 3. Possessif; note de musique; 4. Sans inégalité; 5. Saupoudrées d'un confiment. **VERTICALEMENT :** 1. Obstins; 2. Recueil de bons mots; 3. Deux consonnes; Pronom; 4. Situé; 5. Vous y allez presque tous les jours; 6. Condiment.

Un peu de tout

NUANCES

La prévenu: Je n'étais pas ivre M. le président j'étais tout simplement oris de bonsoir.

La juge: Ah! c'est différent! l'al-lais vous condamner à un mois de prison; maintenant ce ne sera que trente jours.

SUR LA ROUTE

-Tu connais ce type-là?

-Oui, il me semble avoir écrasé cette tête-là quelque part.

UN GOSSE A LA PAGE

-Est-ce vrai docteur, que M. Durand est très malade?

-Il a la jambe cassée, mon garçon! Il en a pour des semaines.

-N'oubliez pas, alors, que c'est sur ma peau de banane qu'il a glissé, et c'est moi qui vous ai procuré ce client.

COLLECTION

-C'est Rubens!

-Très beau. Laissez-moi voir de plus près.

-Bien sûr. Mais attention n'y touchez pas... il n'est pas soci-

REPARTIE

La mégère: Je suis très mécontente de ce costume. Je ne vous enverrai pas mes amies.

La couturière: Que madame m'en-voie ses effets: ça me suffira.

Ping-pong original

Demandez à votre mère la permission de vous servir de la table de la salle à manger ou de celle de la cuisine.

Divisez cette table en deux avec une corde ou un galon dans le sens de la longueur comme pour une table régulière de ping-pong.

L'ÉLÉPHANT sacré



FAITES CES JEUX D'ESPRIT

CHARADES :

1. Mon premier est un quadrupède ami,

Qui met en fuite mon second. Mon troisième est préposition. Et mon tout n'est pas loin d'ici.

2. Pour faire mon tout, plat substantiel, Apprécié avec du gros sel, On met mon second dans mon premier.

Et on chauffe avec mon dernier.

MOTS EN LOSANGE

Voyelle.
Recueil de bons mots
Mouvement.
Apprécié quand il est sûr.
Voyelle.

X
XXX
XXXXX
XXX
X

PETIT PROBLEME

Deux trains (A et B) se rencon-

trement devant une voie de garage. Aucun ne veut reculer. Comment peuvent-ils continuer leur route ? La solution est évidemment dans la voie de garage, mais celle-ci ne peut contenir que six wagons. Or, chaque train est composé de six wagons et d'une locomotive.

LES QUATRE QUATRE

Etes-vous capable
a) En recourant à une division et à une addition de poser quatre 4 et d'obtenir 15 ?

b) En recourant à une addition, à une multiplication et à une division, de poser quatre 4 et d'obtenir 5 ?

c) En recourant à l'addition, à la soustraction et à la division, de poser quatre 4 et d'obtenir 1 ?

MOTS CARRÉS

Chef-lieu de département.
Dispositif des ornements.
Principe de tout nombre.

Manquer son coup.
Ville d'Espagne province d'Oviedo.

CHARADE

De deux lettres, lecteur, mon entier se compose : D'une lettre mon un et d'une autre mon deux.

Mon entier est, hélas! une sinistre chose, Et qui s'attache à lui n'a pas un sort heureux !

DEVINETTES

1. Quel est le saint qui fond au soleil ?

2. Quel est le poisson qu'on change en grenouille en le nettoyant ?

MOTS EN CARRÉS

1. Pour s'éclairer
2. Véhicule rapide
3. Un chat
4. En vers
5. Greffier

Aliments sans saveur

Si les aliments n'ont pas de saveur pour vous, c'est sans doute parce que vous ne prenez pas vos repas à des heures fixes. Ceux qui grignotent, à toutes heures du jour, des friandises comme des pâtisseries et des tablettes de chocolat doivent s'attendre à manquer d'appétit lorsque vient le temps de se mettre à table. Les hygiénistes alimentaires de la santé nationale préconisent un régime conforme aux règles alimentaires au Canada et une règle de conduite qui consiste à ne pas casser la croûte entre les repas.

Bonjour les

P E T I T S

• par Marthe

Voici que dans l'intérêt de tous ses lecteurs, la Tribune multiplie les pages de son supplément du samedi. Tous y gagneront certainement et vous, petits lecteurs, j'espère que vous aurez la finesse de parcourir toutes les pages, mêmes celles destinées aux adultes, car dans tout cela il n'y aura que du beau et du bon. C'est bien beau de faire des petites lectures enfantines mais il faut toujours essayer de s'élever un peu, de faire un effort sans quoi nous demeurerions tous au même degré, à la marche du bas. Ainsi, en est-il du bébé chez vous; il ne peut éternellement sucer son biberon; petit à petit maman, lui met dans le bec une cuillerée de céréale, une gorgée de jus d'orange et bébé fait la grimace puis il avale; puis il rit en montrant sa première dent. Il s'habitue peu à peu à grandir!

Il en est de même des lectures; on ne peut toujours lire des petites "folies"; peu à peu, il faut se mettre au jus d'orange, aux céréales, c'est-à-dire à quelque chose d'un peu plus sérieux, les récits historiques par exemple; il y en a de très bien faits et que les écoliers ont tout intérêt à lire.

En parlant de récits historiques je vous encourage fort à lire ceux qui paraîtront dans ce supplément. Ils ont ceci de particulièrement intéressant, qu'ils se déroulent chez nous. Ainsi, vous vous promenez sur les bords de la rivière Saint-François et vous pouvez songer que là même où vous foulez le sol, les Sauvages et les Blancs se livraient combat. Ou encore vous êtes sur une route, celle-là même où les soldats de François Hertel passèrent pour se rendre à Deerfield. Deerfield qu'est-ce que c'est ça? Eh bien si la curiosité vous pique de savoir, c'est signe qu'il est temps que vous commenciez à lire autre chose que des récits enfantins. En lisant les récits d'histoire de la Tribune vous saurez ce qu'était Deerfield et bien d'autres choses très intéressantes!

MARTHE

Mots drôles

A L'ECOLE

—Qu'avez-vous écrit ici, monsieur le professeur? Ni papa ni maman n'ont pu le déchiffrer.

—J'ai marqué que tu devais écrire plus lisiblement.

UN EXEMPLE

Citez-moi un cas où l'intelligence d'un animal peut être donnée en exemple à l'homme?

—L'huître, monsieur le professeur.

—Tiens, tiens, et pourquoi?

—Parce qu'elle sait fermer sa boîte à propos.

PREOCCUPATIONS

Bébé qui sait les préoccupations de ses parents n'est pas indifférent. Le soir dans sa prière, il dit:

—Que le Seigneur soit "loué" et aussi la boutique et les appartements de mon papa.

CONJUGAISON

—Conjuguiez-moi le verbe "pédaler".

—Facile, monsieur. Je pédale, tu détalles, il s'étale.

LA LECON DE CHOSES

Le professeur: Pierre, on mange la chair des animaux, mais les os, qu'en fait-on?

Pierre: On les met sur le bord de son assiette, monsieur.

As-tu le dos voûté?

Des étudiants et des étudiants, qui ont le dos voûté par suite de mauvaises positions en classe, nous ont demandé des exercices qui les aident à se redresser.

Evidemment, il faut d'abord surveiller les positions de son corps: s'asseoir droit sur son derrière (pardon!) et non pas sur ses reins. Surveiller aussi ses aliments: manger plus de légumes, qui renforcent les os, boire du lait ou du café, du thé... ou du Kik! Mais il y a aussi la gymnastique: voici quelques trucs:

PREMIER EXERCICE:

Ferme les mains, puis, porte-les énergiquement aux épaules et rejette celles-ci en arrière (fig. 1). Etends les bras horizontalement en avant, d'un mouvement souple et continu. Tes mains s'ouvrent et se font face. Tes épaules sont relâchées (fig. 2). De nouveau fléchis tes bras et tes mains, les épaules en arrière. Reviens alors à la position de départ, cette fois, les mains ouvertes, doigts tendus, et en ouvrant les bras en arrière (fig. 3). Recommence le mouvement en étendant les bras dans des plans obliques, puis dans le plan latéral. (Cherche "oblique" et "latéral" dans le dictionnaire.) Mouvements respiratoires: 1, 2, 1, 2, avant d'entreprendre l'autre exercice.

DEUXIEME EXERCICE:

Au départ, corps droit, naturellement, ventre rentré, poitrine bombée. Porte le pied gauche en avant, à 12 pouces environ du pied droit. Fléchis la jambe gauche et tends la jambe droite, tout le poids du corps reposant sur la jambe gauche. Eleve alors les bras horizontalement en avant (fig. 4). Reviens à la première position: puis, exécute le même mouvement, mais cette fois en élevant les bras obliquement (fig. 5). Même exercice, élévation latérale des bras (fig. 6).

Joins le pied gauche au pied droit. Recommence l'exercice en portant cette fois la jambe droite en avant. Les mouvements de bras ne varient pas. Mouvements respiratoires.

TROISIEME EXERCICE:

Cet exercice demande un peu plus d'application. Pose tes mains sur tes hanches. Fléchis alors le tronc en avant, puis, fais décrire à la tête un cercle horizontal d'avant en arrière; les cercles deviendront de plus en plus grands puis diminueront de la même façon. Recommence l'exercice, cette fois en l'exécutant d'arrière en avant (fig. 7). Mouvements respiratoires.

N.B. Songe bien que ton dos ne se redressera pas du premier coup! Ça demande un peu de persévérance.

Une chatte débrouillarde

"LE CAIRE" (en Egypte). On a ouvert ici, aujourd'hui, une boîte dans laquelle se trouvait un moteur Diesel. Cette boîte avait mis 41 jours à venir (en bateau). A la grande surprise des assistants, il en sortit une chatte bien vivante et quatre petits chats, pleins de santé eux aussi, nés pendant le voyage. On croit que la chatte s'est nourrie en léchant la graisse dont on avait enduit le moteur pour le protéger contre la rouille.

Voilà une chatte débrouillarde, qui applique le système D! Et quelle chance qu'elle n'ait pas eu le "bec fin"!

Le tisserand et la navette

Les joueurs forment un cercle en se donnant les mains et en élevant les bras.

Deux joueurs restent hors du cercle. L'un s'appelle la navette et l'autre le tisserand.

Ils se poursuivent en passant sous les ponts formés par les bras levés. Le tisserand doit suivre le même chemin que la navette. S'il se trompe, les bras se baissent et il est retenu prisonnier.

Il entre alors dans les rangs pour faire partie du cercle et un autre joueur prend sa place.



ARTISTE A 10 ANS — "Aux âmes bien nées la valeur n'attend pas le nombre des années". Le jeune William Doyle, 10 ans, d'Ottawa, le prouve par les 26 peintures à l'huile dues à sa main, mises en exposition au Canadian Repertory Theatre, dans la capitale. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que le jeune artiste s'exerce dans ce travail: à 4 ans, il a exécuté un portrait de lui-même. Ses admirateurs disent que ses peintures sont le fruit de son imagination, et qu'elles prouvent un sens aigu des allages de couleurs.

Le truc de Claude

Claude travaille fort. Même les beaux soirs de printemps, si vous passez devant sa chambre, vous y verrez de la lumière, et la tête de Claude penchée sur un livre. Il vient rarement jouer. Il est comme les chauffeurs d'autobus: toute son attention est nécessaire à son travail.

On dit qu'il a bien du mérite. Et c'est vrai, si l'on songe que Claude est malade au moins une fois par semaine: une grosse indigestion. Ce qui ne l'empêche pas à peine remis, de se replanter dans ses livres.

Claude n'est pas un gars populaire. Parce qu'il étudie? Il est vrai que certains gars tirent une gloire du fait qu'ils n'étudient pas. Mais Claude a en plus un grave défaut qui suffirait à lui seul à expliquer son isolement. Il n'a pas bon caractère. Dès qu'on lui fait une blague, il se fâche. Il devient tout tendu, blême. Il répond violemment. Ce n'est pas la façon de se faire des amis.

Les résultats? On ne dirait pas que Claude travaille si fort. Il réussit tout juste à passer ses examens. Ses parents soupçonnent des préférences, des injustices. Ses copains croient tout bonnement qu'il manque de talent. Mais la seule personne qui ait jamais soupçonné la vérité, c'est son professeur.

Voilà: Claude est fatigué. Tout le monde est fatigué, à un moment ou l'autre. Mais Claude, lui, est constamment fatigué, il traîne toujours une fatigue. Son corps est fatigué de ne jamais se détendre. Son esprit aussi, et un esprit fatigué ne vaut rien pour comprendre un théorème de géométrie.

Se reposer, c'est aussi mettre du rythme dans son travail. Je connais des gars et des filles qui étudient toujours par coups, surtout à la veille des examens.

Le rythme, c'est la régularité. Et la régularité est un repos. Dans l'armée, quand un régiment doit faire une longue marche, on lui donne de la musique, ou on fait chanter les soldats. Et la marche devient un plaisir, parce qu'elle est régulière. Ainsi donc, petit train va loin. Pas de flânerie, pour ensuite se précipiter.

Le plus grand repos, à mon avis, c'est la prière. Causer tranquillement avec le Patron, se mettre en règle avec lui, c'est ça qui vous donne la paix de l'esprit et même du corps. Pour quelques minutes, vous oubliez tout, même le travail, et vous-même, pour ne penser qu'à lui, pour vous reposer en lui. Après ça, mes vieux: si c'est le matin, la journée sera bonne; si c'est durant le jour, vous voilà remis dans votre assiette; si c'est le soir, vous dormirez bien. Un grand poète a dit: "l'homme qui fait sa prière du soir est un capitaine qui poste des sentinelles: il peut dormir".

Pour améliorer son caractère, pour mieux réussir en classe, Claude n'a qu'une chose à faire, celle que font tous les gens fatigués: se reposer.

Il y a des gens qui pensent que le repos, c'est du temps perdu. Mais pas les grandes compagnies

industrielles, je vous assure. Une compagnie s'est demandée, un jour, comment augmenter le rendement de certains employés. Il s'agissait de transporter des lingots de fer. En une journée, chaque homme transportait douze tonnes et demie. Le soir, il était "mort" de fatigue.

Un ingénieur s'est mis à étudier le problème. Il a pris un des employés à part, il l'a suivi une journée. Il lui disait: "Transporte un lingot". Puis: "Repos"; le résultat? l'employé, dans sa journée, a transporté quarante-sept tonnes et demie, sans grande fatigue.

C'est ce qu'on appelle se reposer avant d'être fatigué. C'est un très bon système. Il n'est peut-être pas pratique durant le jour. Mais, si j'étais Claude, je l'essayerais au moins le soir. En arrivant de la classe, je m'étendrais bien tranquille jusqu'au souper, le tâcherais de ne penser à rien, de me laisser aller. Après, je mangerais doucement, ce qui faciliterait grandement ma digestion. Et je serais tout reposé pour travailler le soir.

Il existe une façon bien spéciale de se reposer, qui s'appelle le changement. Au cours de chaque journée de classe, on étudie plusieurs matières fort diverses. Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi, au contraire, on n'étudie pas tout ce programme de catéchisme, plusieurs jours de suite, pour ensuite passer à l'algèbre, puis à la géographie? C'est précisément pour reposer l'esprit par le changement. Etudier toujours la même chose, c'est terriblement fatiguant.

Il y a aussi le changement qui consiste à passer de l'étude au jeu ou à l'exercice physique. C'est pour cela qu'il y a deux récréations par jour. Et c'est pour cela aussi qu'il ne faut pas grogner quand il y a du bois à rentrer ou des commissions à faire, à la maison. Autant d'occupations diverses, qui reposent de toutes les autres.

Dentition du bébé

Aux parents incombe la responsabilité indiscutable d'inculquer à leurs enfants l'habitude de l'examen dentaire. La plupart des parents comprennent l'importance de bien préparer les jeunes pour la vie en leur procurant les soins dentaires appropriés. La division de l'hygiène dentaire du ministère fédéral de la Santé affirme cependant qu'il se trouve encore trop d'enfants dont les dents n'ont jamais été traitées.

Les dents de nombre d'enfants sont restées négligées jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge scolaire. Or, l'infection d'une dent de bébé peut être aussi dangereuse qu'elle le serait dans la dent successive, c'est-à-dire la dent permanente.

Bien qu'elles n'osent prédire ce qu'il résultera plus tard du manque de soins dentaires chez les bébés, les autorités déclarent que l'examen périodique des dents dès le bas âge diminue sans aucun doute le nombre de maladies chroniques du cœur, des yeux, des reins et des articulations.



UNE JEUNE RECRUE — Ce jeune garçon, qui répond au nom de You-Van-Tout, a été adopté par une des unités françaises qui combattent les communistes, en Indochine. Il a 13 ans, et ce dont il est le plus fier, ce sont sa montre-bracelet et son caniche, cadeaux des soldats français.

Installation des Abénakis chez nous

(Suite de la première page)

D'AUTEUIL — Quand ça, monsieur le gouverneur?
FRONTENAC — Il y aura huit jours demain, mon cher d'Auteuil.

DUCHESNEAU — Et c'est ce soir seulement que vous en avertissez les membres du conseil ici présents, soit de Tilly, d'Auteuil et moi-même?

FRONTENAC — Oui. Et pour prendre une décision, à savoir si nous devons ou non, accorder l'hospitalité de nos forêts et la protection de nos armes, à cette tribu indienne qui nous en a fait la demande, par la bouche de son messager.

DE TILLY — Mais ces maudits sauvages...

FRONTENAC — Pardon?

DE TILLY — Ces sauvages, fussent-ils Hurons ou Abénakis, nous seront une cause d'ennuis sérieux.

FRONTENAC — Ils sont les alliés des Français.

D'AUTEUIL — Ils entraîneront à leur suite leurs ennemis héréditaires, les Iroquois et la colonie aura à subir les incursions meurtrières de cette tribu sanguinaire et barbare.

DUCHESNEAU — Qui verra dans notre geste, comme le dit si bien le sieur d'Auteuil, de l'opposition à toute possibilité de paix avec eux. Et vous devez savoir par l'expérience du passé, ce qui en résulterait, monsieur le gouverneur.

FRONTENAC — Quelle est votre opinion sur la question, de Tilly?

DE TILLY — Je crois comprendre que les Abénakis en cause sont molestés dans le territoire qu'ils occupent présentement.

FRONTENAC — Ils le sont par une suite de guerres impitoyables qui menacent de les exterminer.

DUCHESNEAU — C'est là la version de leur messager. Mais a beau mentir qui vient de loin.

FRONTENAC — Ce jeune Abénakis ne mentait pas, n'en déplaise à monsieur l'intendant, dont la souplesse de langue contourne facilement la vérité... quand ce moyen peut le servir.

DUCHESNEAU — Je suis aussi franc que peut l'être le comte de Frontenac.

FRONTENAC — (Elevant le ton) J'ai à l'actif de ma franchise des témoignages autres que ceux de l'intendant Duchesneau. J'ai ma probité de gentilhomme, qui n'a jamais admis de compromission en regard de mes devoirs de gouverneur de la Nouvelle-France. Cela me suffit.

DUCHESNEAU — (Agressif) Monsieur le gouverneur sait toujours choisir, entre les mots de ceux qui ne manquent pas d'effets impressionnants.

DE TILLY — (Rieur) Encore une autre bataille d'arguments en perspective... et entre deux combattants qui sont toujours les mêmes.

D'AUTEUIL — (Même ton) Oh, la chose est connue officiellement que monsieur le gouverneur et monsieur l'intendant sont souvent d'accord... pour discuter de leurs désaccords! Mais si intéressant que le fait puisse être... pour la galerie, il nous éloigne du sujet. Pour résumer la situation, quelle a été la réponse du comte de Frontenac au messager des Abénakis?

FRONTENAC — Ma réponse lui a été favorable, cependant que la décision finale, dans cette importante affaire, n'a pas été encore sanctionnée par le gouverneur de la Nouvelle-France.

DUCHESNEAU — Il y a dans cette déclaration une subtilité de phrase qui ne change rien à sa signification. Le comte de Frontenac et le gouverneur de la Nouvelle-France étant un seul et même homme, l'un ne contredit jamais l'autre; les membres du conseil ici présents, ont une fois de plus la preuve que le représentant du roi gouverne à sa guise, et que dans le cas qui nous occupe, il a décidé de son chef, avant de consulter ses conseillers, suivant son habitude.

FRONTENAC — Si monsieur l'intendant Jacques Duchesneau n'est pas satisfait de son fauteuil administratif, il lui est loisible de donner sa démission.

DUCHESNEAU — Je ne serai jamais un déserteur; j'occupe le poste que m'a confié le gouvernement.

DE TILLY — Ah! nous n'avons rien; que savons-nous, en somme, sinon qu'un messager Abénakis est venu porter les doléances de sa tribu aux pieds du gouverneur? La réponse du gouverneur lui aurait été favorable, mais dans quel sens, sacrebleu, dans quel sens!

FRONTENAC — Dans le sens que voici. Ecoulez, messieurs.

(Tam tam et chant indien)

D'AUTEUIL — Hein?

DE TILLY — Mais... mais qu'est-ce que c'est que ça!...

FRONTENAC — Regardez par la fenêtre, mon cher de Tilly, assurez-vous de vous-même.

DE TILLY — Ah ça! mais...

FRONTENAC — Eh bien?

DE TILLY — Il y a... mais il y a au moins une centaine de sauvages qui dansent et chantent à un trait de flèche à peine du Château!

FRONTENAC — C'est le chant et la danse de la reconnaissance, mon cher de Tilly.

D'AUTEUIL — Mais ces pauvres gens vont périr de froid!

FRONTENAC — N'ayez crainte, d'Auteuil, les Abénakis, dont les réjouissances parviennent à vos

oreilles, passeront le reste de la nuit dans les dépendances du Château. J'ai donné des ordres à cet effet.

DUCHESNEAU — (Colère) Je n'accepte pas ce qui m'est imposé, Louis de Buade, comte de Frontenac! Et votre abus de pouvoir révoltant sera porté à la connaissance du roi de France!

FRONTENAC — Oh, mais que peuvent le roi de France et l'intendant Duchesneau devant un fait accompli?

DUCHESNEAU — Il nargue maintenant! c'est trop fort!

DE TILLY — Je n'aime pas du tout la façon dont vous avez procédé dans tout cela; monsieur le gouverneur.

D'AUTEUIL — Ni moi non plus.

(Les voix se confondent en tumulte)

DE TILLY — Quant on saura, je serai blâmé...

D'AUTEUIL — Je le serai de même, sans qu'il en soit de ma faute...

DE TILLY — La gravité d'une pareille décision...

D'AUTEUIL — Dépasse de beaucoup les pouvoirs du gouverneur...

DUCHESNEAU — (Fort) C'est de la dernière inconvenance! et je m'insurge contre un abus de pouvoir aussi scandaleux, qui, jamais encore, n'a eu son équivalent dans toute l'histoire de la colonie!

DE TILLY — C'est... c'est déconcertant, et le moins que je puisse dire... est que...

D'AUTEUIL — Je n'ai plus rien à faire ici! et je condamne...

FRONTENAC — Un instant! Et tous ensemble, taisez-vous, messieurs.

(Le tumulte recommence.)

DUCHESNEAU — Le baillon, maintenant!

DE TILLY — Le gouverneur nous traite comme si nous étions des écoliers!...

D'AUTEUIL — Mais... mais nous sommes tous trois membres de votre conseil, monsieur de Frontenac! Et vous nous ignorez!

DUCHESNEAU — C'est le fait d'un homme qui a l'ouïe défective de vouloir tout conduire tout diriger, tout décider!

FRONTENAC — Silence, s'il-vous-plait! Je pourrais taxer votre conduite d'insubordination, mais...

DE TILLY — Hein?

D'AUTEUIL — Quoi?

DUCHESNEAU — Il oserait nous déqualifier!

FRONTENAC — Mais je me contenterai de dire que vous venez d'agir comme des enfants coléreux qui croient avoir réussi une tempête dans une mare... parce qu'ils sont parvenus à agiter un peu d'eau dans un verre.

D'AUTEUIL — Ah...

DE TILLY — Ah...

DUCHESNEAU — Ah...

FRONTENAC — L'estime, monsieur de Tilly, et monsieur d'Auteuil, que vous êtes des collaborateurs précieux, dont j'ai le plus grand besoin, et cela compte également pour vous, mon cher Duchesneau...

DUCHESNEAU — Je n'ai que faire de vos compliments.

FRONTENAC — Ils compensent pour les reproches que j'ai dû maintes fois vous adresser. Et maintenant, messieurs, à l'ouvrage. Prenez ce fauteuil au bout de la table, mon cher intendant. Asseyez-vous à ma droite, monsieur de Tilly, et vous à ma gauche, monsieur d'Auteuil. (Bien) Sachez d'abord que le plan que j'ai élaboré à l'approbation de Monseigneur de Laval, évêque de Québec. Mais il vous est loisible de rendre inopérant l'acte que je veux poser, en refusant d'y apposer votre signature. Que décidez-vous?

DE TILLY — Nous verrons...

D'AUTEUIL — Il faudrait prendre connaissance du document.

DUCHESNEAU — Préparé d'avance et soumis à Monseigneur de Laval, une autorité qu'il nous est impossible de récuser en l'occasion.

DE TILLY — Faites voir le document, monsieur le gouverneur.

FRONTENAC — Le voici. Je vous laisse le soin de l'étudier avec impartialité et loyauté. Je reste à votre disposition pour tout renseignement que vous jugerez bon de me demander. (Il s'éloigne) Permettez cependant que j'aille haranguer ces courageux Abénakis; ils ont bravé la distance et le froid, pour venir nous témoigner leur reconnaissance, pour l'aide charitable, chrétienne et humanitaire que nous leur octroyons, une aide compatible avec l'esprit chevaleresque français qui nous anime. A tout à l'heure, messieurs, je reviens dans un instant.

(Porte qui s'ouvre. — Chant indien qui se transpose en musique française XVII^e siècle.)

NARRATEUR — Après avoir conféré une vingtaine de minutes avec les Abénakis, réunis devant le Château, le comte de Frontenac revint dans la grande salle du conseil pour trouver de Tilly, d'Auteuil et l'intendant Duchesneau debout devant le foyer. Les trois hommes saluèrent le gouverneur, et de Tilly demanda aussitôt...

DE TILLY — Tout est silencieux sur la place du Château, que sont donc devenus les Abénakis? Leur démonstration de chant et de danse d'il y a un instant a cessé?

FRONTENAC — Ils sont retournés à leur campement, de l'autre côté du fleuve. Ils attendent nos instructions.

D'AUTEUIL — Le document que vous nous avez soumis, monsieur le gouverneur, avait été préparé avec un soin méticuleux.

DUCHESNEAU — Avec beaucoup d'adresse, et avec une rare clairvoyance, je le reconnais.

FRONTENAC — Alors, messieurs, tout est bien qui finit bien?

DE TILLY — Je le crois.

D'AUTEUIL — Tout, à mon avis, sera pour la plus grande gloire de la Nouvelle-France.

DUCHESNEAU — Et de Dieu, maître de tous les peuples.

FRONTENAC — Les délibérations de la soirée n'ont pas été vaines. Vous avez bien mérité de la patrie. Allez, messieurs, je vous remercie. (Musique.)

NARRATEUR — Resté seul, le comte de Frontenac se mit à marcher lentement de long en large dans la vaste pièce, maintenant faiblement éclairée de deux bougies. Mais voilà qu'à la lueur mourante du feu de foyer, il vit un homme appuyé au dossier d'une chaise dans une pose méditative. Le gouverneur porta vivement la main à la poignée de son épée, prêt à légaliser, mais l'homme se redressa et tout en avançant...

DUCHESNEAU — Toujours sur la défensive, n'est-ce pas?

FRONTENAC — Ah, c'est vous, Duchesneau. Vous n'êtes donc pas sorti avec les autres?

DUCHESNEAU — Mais non, puisque je suis là.

FRONTENAC — Que voulez-vous?

DUCHESNEAU — Oh, vous serrer la main, peut-être.

FRONTENAC — Et mettre une trêve à nos mésententes? Volontiers. Je puis vous paraître irascible parfois, et souvent intraitable, mais mes charges sont écrasantes, et elles influent sur mon caractère, facilement bouillant.

DUCHESNEAU — J'en sais quelque chose. Mais n'êtes-vous pas l'homme de la tâche que vous avez acceptée?

FRONTENAC — Toute patience humaine n'a-t-elle pas des limites?

DUCHESNEAU — C'est une plainte?

FRONTENAC — Une remarque, que les intéressés en fassent leur profit.

DUCHESNEAU — Que voulez-vous dire?

FRONTENAC — Que j'ai du flair pour découvrir les complots, et que les intrigants n'auront jamais le dessus sur moi.

DUCHESNEAU — L'avertissement me viserait?

FRONTENAC — Malgré nos différences d'opinion, nous luttons à visage découvert, et pour cela je vous estime.

DUCHESNEAU — C'est une faveur que j'apprécie.

FRONTENAC — Demain un édit royal autorisera les quelques centaines de familles abénakis qui ont été le sujet de nos délibérations à s'établir à Sillery, à Bécancourt, à Saint-François-du-Lac, avec privilège de chasse et de pêche sur tout le territoire compris entre le Richelieu et la Chaudière. Ils nous seront des alliés fidèles. Que Dieu les protège. Allez, monsieur l'intendant Jacques Duchesneau, je vous souhaite bonne nuit.

DUCHESNEAU — Ainsi s'écrit l'histoire. Quelles seront les conséquences de la page que vous avez signée ce soir?

FRONTENAC — Pour Dieu et le Roi j'accomplis mon devoir. Je vois beau et grand pour la Nouvelle-France, à laquelle je donne mon âme, tout mon cœur, et ma vie. Sans tache est l'épée qui défend la juste cause de la foi, de l'honneur, en ces terres immenses des deux rives du Saint-Laurent. Je ne crains pas le jugement des générations qui viendront après moi. (Musique.)

NARRATEUR — Treize ans plus tard, un événement devait mettre de nouveau en vedette les Abénakis, qui avaient demandé asile et protection au comte de Frontenac, en décembre 1679, entre un chef Abénakis et un chef Iroquois; à un combat dont l'issue devait décider de l'appartenance du bassin du Saint-François — passerait-il aux Iroquois? resterait-il aux Abénakis? La scène se déroulera en février 1692, et aura pour décor le Rocher au Pin Solitaire, autour duquel coulent toujours les eaux de la rivière Saint-François, qui reflètent aujourd'hui le corps et les bras d'une croix lumineuse. Soyez aux écoutes, chers auditeurs, la semaine prochaine à la même heure. Bonsoir.

TURCOTTE — La scène à laquelle vous venez d'assister parle en faveur du fait français chez nous: dès les débuts, alors que la région de Sherbrooke se couvrait d'une épaisse forêt, ce sont des Français qui y circulèrent les premiers; en 1679, c'est par un geste de générosité française que les alliés abénakis ont obtenu de pécher, de pêcher, de chasser tout le long du Saint-François et de ses affluents... Vous trouverez, encore aujourd'hui les descendants de ces braves Abénakis à Odanak, près de Pierreville — trois siècles de vicissitudes n'ont pas changé leurs sentiments de reconnaissance pour ceux qui leur ont ouvert l'Estrée d'aujourd'hui — c'était des Français.

Le territoire que nous foulons fut français d'abord — souvenons-nous-en.